

> LE POINT
L'Homme
exposé



> INTERVIEW
DE LILIAN THURAM
« L'éducation est
la clé de tout »



> POSTER
Exposition
coloniale,
Lyon, 1894



+ 20 PAGES
DE DOSSIER
PÉDAGOGIQUE

TEXTES ET DOCUMENTS POUR LA CLASSE

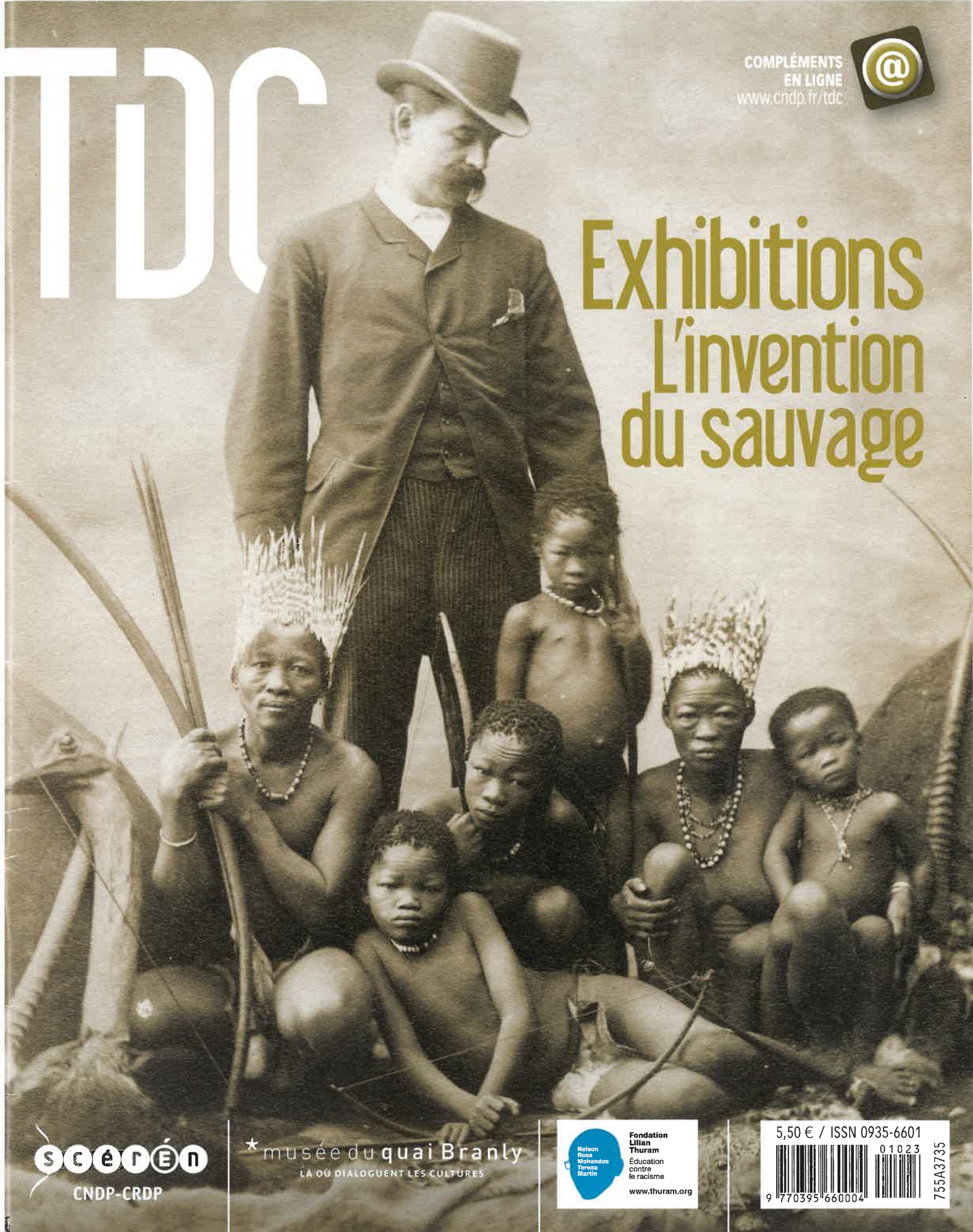
BIMENSUEL > N° 1023 > 1^{er} NOVEMBRE 2011

TDC

COMPLÉMENTS
EN LIGNE
www.cndp.fr/tdc



Exhibitions L'invention du sauvage



SCÉRÉN
CNDP-CRDP

* musée du quai Branly
LA OÙ DIALOGUENT LES CULTURES

Fondation
Lilian
Thuram
Éducation
contre
le racisme
www.thuram.org

5,50 € / ISSN 0935-6601



9 770395 660004

755A3735



MA BANQUE EST DIFFÉRENTE, CEUX QUI LA GÈRENT SONT COMME MOI.

Le Crédit Mutuel Enseignant est une banque coopérative. Ce que ça change ? C'est une banque qui appartient à ses clients-sociétaires, tous issus de l'Education nationale, de la Recherche, de la Culture et des Sports : ceux-ci peuvent participer au fonctionnement de leur CME en votant aux Assemblées générales. Ils élisent leurs représentants au Conseil d'administration suivant le principe : "une personne, une voix". C'est donc à ses clients que le Crédit Mutuel Enseignant rend des comptes, et non à des actionnaires.

UNE BANQUE CRÉÉE PAR SES COLLÈGUES, ÇA CHANGE TOUT.

Crédit CME Mutuel
Enseignant
www.cme.creditmutuel.fr

L'Autre en spectacle



> **STÉPHANE MARTIN,**
PRÉSIDENT DU MUSÉE
DU QUAI BRANLY



> **LILIAN THURAM,**
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE
L'EXPOSITION « EXHIBITIONS.
L'INVENTION DU SAUVAGE »

Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire l'homme occidental ne put-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, il ouvrait un cycle maudit, et que la même frontière, constamment reculée, servirait à écarter des hommes d'autres hommes.
 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, 1973.

L'exposition « Exhibitions. L'invention du sauvage » présentée au musée du quai Branly du 29 novembre 2011 au 3 juin 2012 témoigne de ces frontières entre exotique et monstrueux, science et voyeurisme, exhibition et théâtre et interroge le visiteur d'aujourd'hui sur ses propres préjugés : cette frontière entre « nous » et « les autres », créée lors de ces spectacles désormais abolis, existe-t-elle toujours ?

À travers 600 pièces et documents est retracée et décryptée la dramaturgie de cette vaste et tragique comédie humaine que l'on peine aujourd'hui à comprendre. C'est l'histoire de femmes, d'hommes et d'enfants, venus d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, des Amériques et parfois d'Europe, exhibés en Occident dans des cirques, des théâtres, des cabarets, des foires, des zoos, des défilés, des villages « ethniques » reconstitués à l'occasion des Expositions universelles et coloniales. Ce phénomène débute au XVI^e siècle dans les cours royales et va croître, culminant en une véritable industrie du spectacle exotique, jusqu'au milieu du XX^e siècle en Europe, en Amérique et au Japon. Ces spectacles, étayés par des démonstrations prétendument scientifiques, façonnent l'imagerie populaire, soutiennent la politique colonialiste et influencent les sciences humaines.

Interroger les stéréotypes permet de lutter contre toutes les discriminations, objectif naturellement porté par le musée du quai Branly et la fondation Éducation contre le racisme. Nous nous félicitons que ce numéro de la revue *Textes et documents pour la classe* engage les enseignants à des développements pédagogiques fructueux et contribue à faire dépasser aux jeunes visiteurs le choc et la fascination que peuvent susciter les images présentées dans l'exposition.

Stéphane Martin

Lilian Thuram

TDC

Directeur de la publication
 Patrick Dion
Rédacteur en chef
 Guy Belzane
Rédactrice en chef adjointe
 Sylvie Gendrot
Rédaction
 Marielle Chevallier,
 Corinne Denailles,
 Christiane Rebattet,
 Christiane Yamada-Pédersen
Révision
 Anne Dartigues,
 Benoît Selleron
Iconographie
 Pierre Philippon
Maquette
 Claire Salais

DIRECTION COMMERCIALE
 Thierry Smet, directeur
 Catherine Rastier
 catherine.rastier@cndp.fr
 Tél. 03 44 62 43 98
 Tél. 01 40 95 53 82
 86961 Futuroscope Cedex

RENSEIGNEMENTS
SCÉRÉN-CNDP Abonnement
 Tél. 03 44 62 43 98
 Fax 03 44 12 57 70
 abonnement@cndp.fr

CONTACT PUBLICITÉ
 media@cndp.fr

CONCEPTION
 Agence 154
 Création et direction artistique
 Claire Salais
 claire@lililik.com

TDC est une publication
 du SCÉRÉN-CNDP
 Tél. 03 44 62 43 98
 86961 Futuroscope Cedex
 Tél. 05 49 49 78 78

TDC Rédaction
 60, bd du Lycée
 92170 Vanves
 Tél. 01 40 95 53 82
 tdc@cndp.fr

IMPRIMERIE
 Jouve
 1, rue du Docteur-Sauvé
 53100 Mayenne



Les textes cités dans TDC le sont à titre documentaire : les opinions qu'ils peuvent exprimer doivent être appréciées de ce point de vue. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. © SCÉRÉN-CNDP 2011. Dépôt légal novembre 2011

UNE
 Guillermo Antonio Farini avec ses *Earthmen*, 1884. Londres, photographie de studio à l'occasion de l'exhibition de ces hommes au Royal Aquarium, Oxford, Pitt Rivers Museum. © Pitt Rivers Museum/Oxford

CE NUMÉRO A ÉTÉ COORDONNÉ PAR
 Pascal Blanchard et
 Charlotte Brès

ONT COLLABORÉ À CE DOSSIER
 Nicolas Bancel,
 Danielle Bertrand,
 Pascal Blanchard,
 Gilles Boëtsch,
 Catherine Coquery-
 Vidrovitch,
 Marie-Christine Cuvelier,
 Sophie Gauthier,
 Fanny Gayon,
 Nanette Jacomijn Snoep,
 Sandrine Lemaire,
 Joëlle Poitral,
 Lilian Thuram

Nous Autres

Éducation contre le racisme

UN PROGRAMME MULTIMÉDIA D'ÉDUCATION CONTRE LE RACISME À DESTINATION DES CLASSES DE CM1 ET CM2

L'éducation contre le racisme passe nécessairement par une prise de conscience : on ne naît pas raciste, on le devient. Il faut diffuser, et surtout enseigner, les connaissances scientifiques fondamentales indispensables pour structurer une pensée humaniste :

- la prise de conscience du conditionnement et des préjugés,
- la déconstruction des erreurs qui en sont issues,
- la reconstruction d'une conception de l'Homme, fondée sur les connaissances scientifiques.

Le programme éducatif « Nous Autres » est conçu comme une séquence de recherche et de réflexion collective entre les enseignants et les élèves. Il propose des ressources documentaires, une démarche pédagogique et des documents pour la classe.

Exhibitions. L'invention du sauvage



© COLLECTION PRIVÉE

^ **Un coup d'œil aux indigènes, 1899.** L'Afrique du Sud sauvage à Earl's Court à Londres. Dessin de William T. Maud. Crayon et lavis sur papier, 35 x 26,7 cm.

- 06/07 L'essentiel
- 08/15 L'Homme exposé
> PAR NICOLAS BANCEL
ET PASCAL BLANCHARD
- 16/19 Le contexte colonial
> PAR CATHERINE COQUERY-VIDROVITCH
- 20/21 Le discours raciste
> PAR GILLES BOËTSCH
- 22/23 La Vénus hottentote
> PAR NANETTE JACOMIEN SNOEP
- 24/25 « L'éducation est la clé de tout »
> INTERVIEW DE LILIAN THURAM
- 26/27 Exposition coloniale, Lyon, 1894
> POSTER COMMENTÉ PAR PASCAL BLANCHARD ET NANETTE JACOMIEN SNOEP
- 48 Ressources

28/47 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

28 CULTURE HUMANISTE - FRANÇAIS /
CYCLE 3
Tous des monstres ?

33 PRATIQUES ARTISTIQUES ET HISTOIRE
DES ARTS / CYCLE 3
Images et mirage de l'Autre

38 HISTOIRE - ÉDUCATION CIVIQUE /
5^e - 4^e - 1^{er} L et ES
Représentations du « sauvage »

43 LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ - FRANÇAIS /
2^d - 1^{er}
Nous et les autres



www.cndp.fr/tdc

Pour aller plus loin...

- Analyses des documents des séquences pédagogiques
- Ressources vidéo
- Liens avec l'actualité

>> ENJEUX

Loin de choquer, les exhibitions de peuples dits « sauvages » mises en scène dans le cadre des Expositions universelles et coloniales ont remporté un immense succès populaire durant près d'un siècle. Ce phénomène est significatif du regard ethnocentrique que l'Occident porte sur l'Autre, considéré comme un sauvage à montrer en spectacle. L'apparition des expositions ethnographiques au XIX^e siècle relève d'une conjonction d'éléments – contexte colonial, théorisation pseudoscientifique de la « hiérarchie des races » – en lien avec les recherches de l'anthropologie physique favorisant la construction d'un imaginaire sur l'Autre dont les prémices remontent à la conquête du Nouveau Monde au XVI^e siècle. L'Américain P. T. Barnum et l'Allemand Carl Hagenbeck ont vite compris l'intérêt commercial des spectacles ethnographiques ou des *freak shows* qui mêlaient animaux, acrobates, « sauvages » et « monstres » humains. Aujourd'hui oubliées, ces exhibitions ont pourtant contribué à façonner et enraciner un racisme populaire.

- > Dans quels contextes et de quelles manières s'est construit le rapport de l'Occident à l'Autre ?
- > Quel rôle les « zoos humains » ont-ils joué dans le passage d'un racisme pseudoscientifique à un racisme populaire ?
- > Dans quelle mesure la mise en spectacle de l'Autre se perpétue-t-elle dans les sociétés contemporaines ?

125 PRINCIPALES EXPOSITIONS INTERNATIONALES, UNIVERSELLES ET/OU COLONIALES présentant au moins un pavillon anthropologique et/ou une exhibition ethnique



TDC N° 1023 | 6

REPÈRES



1493
De retour de son premier voyage en Amérique, Christophe Colomb se présente à la cour d'Espagne accompagné d'un indien ramené du Nouveau Monde.



1773
Omai, ami de James Cook, a vécu deux ans à Londres avant de retourner en Polynésie.



1810
L'exhibition à Londres de la Vénus hottentote marque le début du succès des expositions ethnographiques.



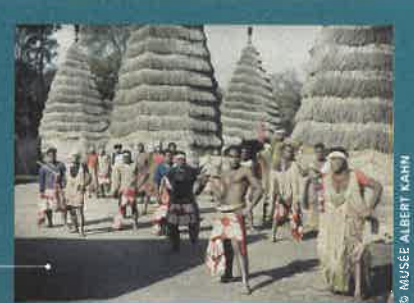
1841
Phineas Taylor Barnum organise des tournées mondiales de son cirque qui propose des *freak shows* et des *ethnic shows*.



1874
L'Allemand Carl Hagenbeck, spécialiste des spectacles ethnographiques, présente avec succès ses « troupes » en Allemagne puis dans toute l'Europe.



1892
La caravane égyptienne au Jardin d'acclimatation de Paris, un haut lieu européen d'expositions coloniales et ethnographiques.



1931
En marge de la dernière Exposition coloniale de Vincennes et de ses villages noirs, indochinois, arabe, des Kanaks de Nouvelle-Calédonie sont exhibés au Jardin d'acclimatation de Paris.

L'Homme exposé

Au-delà du scandale et de l'émotion qu'elle suscite, l'histoire des « zoos humains » permet de mieux comprendre comment s'est construit le regard de l'Occident sur l'Autre.

> PAR NICOLAS BANCEL, HISTORIEN, PROFESSEUR D'HISTOIRE À L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE, ET PASCAL BLANCHARD, HISTORIEN, CHERCHEUR-ASSOCIÉ AU LABORATOIRE COMMUNICATION ET POLITIQUE (CNRS), COMMISSAIRE SCIENTIFIQUE DE L'EXPOSITION « EXHIBITIONS. L'INVENTION DU SAUVAGE », CODIRECTEURS DU GROUPE DE RECHERCHE ACHAC



Le terme d'« exhibition » désigne des réalités diverses : l'artiste qui se met en scène afin de mettre en valeur ses prouesses ou un texte ; le corps qui s'exhibe dans un rapport sexué dont l'objet premier est l'érotisation ou la réalisation d'une danse ; le vaincu ou l'exclu que l'on montre afin de manifester une victoire, une domination, ou un châtiment à venir. *A contrario*, l'exhibition d'êtres humains « exotiques » a une très longue histoire. Ainsi, dans le système théocratique de l'Égypte ancienne, les nains originaires de la région soudanaise provoquaient une vive curiosité et étaient parfois exhibés. Dans l'Empire romain, le retour des conquêtes s'accompagnait de la présentation des prisonniers réduits en esclavage, désignés comme représentants des « barbares », et mettant en lumière la supériorité de la civilisation et du peuple romains.

Naissance d'un genre

Si les exhibitions ethnographiques modernes s'affirment véritablement au début du XIX^e siècle, la genèse de leur histoire remonte à une période plus ancienne, celle de la consolidation et de l'extension des grandes monarchies européennes au XVI^e siècle, marquées par le début des Grandes Découvertes et des conquêtes coloniales. Ce mouvement d'expansion territoriale s'accompagne de l'importation en Europe de « spécimens exotiques », tels les « nains de cour » à destination des cours royales. Hernán Cortés exhibe des Indiens Aztèques à la cour d'Espagne en 1528 ; Nicolas Durand de Villegagnon, fondateur d'une éphémère colonie française au Brésil, présente au roi Henri II une quarantaine d'Indiens Tupi, regroupés dans un « village » brésilien en 1550 ; Guillaume V de Bavière réunit, en 1580, une surprenante collection de « sauvages », mais aussi de « monstres » (nains et personnes porteuses de difformités), alors qu'un siècle plus tard, deux Tahitiens – Aotourou, ramené par Louis-Antoine de Bougainville en 1769, et Omai, ami de James Cook (voir p. 11) – comblent la curiosité des cours de France et d'Angleterre. ●●●

↳ Caravane égyptienne, 1892. Affiche du Jardin zoologique d'acclimatation.

Le temps des exhibitions ethniques

Le contact avec les populations « exotiques » est ainsi, dans un premier temps, réservé à l'aristocratie. Déjà s'impose un type particulier de relations, fondamentalement asymétriques, où le « sauvage », montré et/ou domestiqué, attise une curiosité triviale, mais aussi scientifique. À la même époque, les cabinets de curiosités donnent forme à cet intérêt pour l'ailleurs, l'étrange et le merveilleux qui stimule également l'importation d'individus exotiques au XVIII^e siècle. Les liens entre les cabinets de curiosités et les premières collections minérales, végétales et animales raisonnées fondées sur les typologies de Linné ou de Buffon caractérisent nettement cette évolution.

Dans le même temps, la circulation en Europe des ménageries, royales et privées, annonce la création du zoo animalier comme répertoire de la diversité des espèces. Au cours de la première partie du XIX^e siècle, les zoos deviennent des institutions publiques, un changement de statut qui marque une mutation (qui, il est vrai, ne s'observe pas également dans toute l'Europe) : une démocratisation de l'accès à ces collections animales vivantes dans des espaces de divertissement et/ou de vulgarisation scientifique. Entre les premiers exhibés de cour, l'émergence des zoos et la passion pour l'exotisme manifestée dans les cabinets de curiosités, la fin du XVIII^e siècle est prête à entrer dans le temps des exhibitions ethniques.

L'exhibition de la Vénus hottentote (voir pp. 22-23), entre 1810 et 1815, peut être perçue comme un tournant symbolique. Cette jeune femme, esclave (représentante de l'ethnie hottentote ou khoisane), acquise en Afrique du Sud par un impresario, sera exhibée dans des salles de spectacle, cabarets anglais et français, avant de devenir un objet de passion et d'étude pour la science en raison de sa morphologie, plus précisément pour sa stéatopygie (accumulation de graisse au niveau des fesses) et sa macronymphie (élongation des petites lèvres des organes génitaux féminins, dite aussi « tablier hottentot » dans des manuels scolaires et des dictionnaires du XIX^e siècle).

L'histoire de Saartjie Baartman, relatée au cinéma en 2010 par Abdellatif Kechiche dans *Vénus noire*, est symptomatique d'une première alliance, singulière, entre science et spectacle, puisque la Vénus hottentote fut mesurée avant sa mort par Georges Cuvier et Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire, puis autopsiée par Paul Broca après



© BLANCHETTI/LEMAIRE



© SCHLÖßMUSEUM, GRAPHISCHE SAMMLUNG, WEIMAR

↳ **Retour du Nouveau Monde, 1493.** Christophe Colomb se présente à la cour d'Espagne accompagné d'un Indien ramené d'Amérique.

↳ **Le défilé de la Reine Amérique au carnaval de Stuttgart, 1599.**

Aquarelle sur papier, Weimar, Schloßmuseum, Graphische Sammlung.

son décès, et qu'elle fit l'objet de plusieurs tableaux naturalistes exposés dans le Jardin du Roi.

Dès lors, science, spectacle et politique s'entremêlent dans le phénomène du « zoo humain » ; et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale plusieurs dizaines de milliers de figurants seront exhibés en Europe, au Japon et en Amérique. Au total, en cumulant les grandes Expositions coloniales, les Expositions universelles, les villages itinérants, les exhibitions ethniques, les grands spectacles à la Buffalo Bill, les spectacles de cabaret et de théâtre, ce seront plusieurs centaines de millions de visiteurs qui iront à la rencontre des « sauvages » et des « monstres ». Londres s'impose très vite comme la première capitale européenne des « spectacles exotiques », avec des Indiens en 1817, des Lapons en 1822, des Esquimaux en 1824, des hommes de la Terre de Feu à partir de 1829, des Guyanais en 1839, des Bochimans (terme employé par les Boers, du néerlandais *bosjesman*, « homme des buissons », en anglais, *Bushmen*) à partir de 1847, mais aussi plusieurs groupes de Zoulous, dont l'importante exhibition



↳ **Le Polynésien Omai.**

Après s'être joint à l'expédition de James Cook dans l'océan Pacifique en 1773, il accompagna le navigateur à Londres où il fut présenté au roi Georges. En 1776, Cook ramena Omai à Huahine où celui-ci lui servit d'interprète.

Eau-forte de Francesco Bartolozzi, 1774.

© MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS

de 1853 inaugure une grande tournée européenne et marque très clairement l'entrée dans une nouvelle dimension du phénomène. Celui-ci se déroule au même moment aux États-Unis, mais selon une genèse différente. Dès le second quart du XIX^e siècle, le spectacle de l'ailleurs et de l'étrange y est mis en scène par les cirques ambulants qui proposent *ethnic* et *freak shows*, première mise en forme populaire d'une représentation systématique de la différence humaine. Les *freak shows* présentent, dès les années 1850, au cœur du Musée américain inauguré à Manhattan par Phineas Taylor Barnum en 1841, des personnages monstrueux en provenance de contrées exotiques, à l'image des « derniers Aztèques » (en réalité un frère et une sœur affligés d'une déformation du crâne et attardés mentaux), des « vrais jumeaux siamois » et d'autres monstres « exotiques ». Barnum invente alors un modèle, et les tournées qu'il organise en Amérique du Nord s'inscrivent pleinement dans la culture de masse naissante. Dans ce cadre, les *freak shows* articulent divertissement et connais-

Le « sauvage » attise une curiosité triviale et scientifique

sance, puisqu'ils incluent des conférences « pédagogiques » pouvant porter sur les exhibés, mais aussi des tours de magie et des spectacles vivants.

Popularisation des exhibitions ethniques et coloniales

À partir du milieu du XIX^e siècle et durant le premier quart du XX^e siècle, les expériences américaines, japonaises et européennes du spectacle ethnique sont en contact et s'influencent mutuellement. En effet, au cours des années 1870, Barnum organise (avec ses associés William Cameron Coup et Dan Costello) une tournée en Europe dans laquelle sont présentées de nombreuses « attractions ethniques », tournée qui fait alors sensation et a pu séduire l'Allemand Carl Hagenbeck, qui deviendra le « roi des zoos humains » en Europe.

La première troupe européenne de ce type sera en effet exhibée par l'entreprise Hagenbeck – alors le plus grand fournisseur d'animaux sauvages pour les zoos et les cirques du continent européen – quelques années plus tard, en 1874, à Hambourg, selon le modèle de Barnum. Il s'agit d'une famille de six Lapons accompagnée d'une trentaine de rennes. Le succès conduit Hagenbeck à exporter ses exhibitions, notamment à Paris en 1877, au Jardin d'acclimatation, en leur conférant un caractère scientifique sous l'appellation d'« expositions anthropozoologiques ». Quasi simultanément, en 1876, à Philadelphie aux États-Unis, Charles Rau de la Smithsonian Institution propose plusieurs exhibitions du même type dans le cadre de la Philadelphia Centennial Exhibition, afin de montrer le « niveau extrêmement bas de nos lointains ancêtres » et de mieux mesurer le degré d'évolution des sociétés occidentales par rapport aux « sociétés primitives ». Cette démarche trouve rapidement une large audience et, en 1878, les « exotiques » sont au cœur de l'Exposition universelle de Paris. Ils ne quitteront plus le monde des Expositions coloniales et universelles jusque dans les années 1930, et même, de façon exceptionnelle, jusqu'à l'Exposition de Bruxelles en 1958 (voir pp. 6-7).

Déjà, en 1851, lors de l'Exposition universelle de Londres, les pavillons consacrés au Moyen et à l'Extrême-Orient, notamment à l'Inde, avaient surpris les visiteurs par la qualité de leurs productions artistiques, et annonçaient cette mode de l'exotisme. Le pavillon de l'Égypte y avait également fait sensation avec sa « rue du Caire », ses commerçants, sa mosquée, ses boutiques, ses danseuses et ses cafés. On la retrouvera dans toutes les Expositions universelles suivantes – à Paris, Chicago, San Francisco, Berlin ou Milan –, où son exotisme de carton-pâte attirera des millions de visiteurs curieux. Mais c'est à Amsterdam en 1883 que débute véritablement en Europe la mode des expositions spécifiquement coloniales. Celles-ci vont connaître trois vagues successives. La première (1883-1899) concerne exclusivement

●●● L'attrait du lointain, de l'inconnu, de l'étrange

L'Europe, avec une dizaine d'expositions, principalement en France et en Grande-Bretagne, et deux exceptions – Porto et Berlin. La deuxième (1900-1914) est plus ouverte géographiquement : en 1902 est programmée l'Exposition internationale et coloniale de New York (qui ne verra pas le jour) ; en 1903, l'Exposition « industrielle » japonaise d'Osaka s'inscrit dans cette dynamique ; et la France et la Grande-Bretagne multiplient les Expositions coloniales au début du xx^e siècle. La dernière vague (1921-1940) concerne les expositions les plus populaires en termes de fréquentation (en France, en Grande-Bretagne, au Portugal, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Afrique du Sud), comme l'International Exhibition of Rubber and Other Tropical Products de Londres (1921), ou encore les Expositions internationales (coloniales ou non) de Marseille (1922), Wembley (1924-1925), Strasbourg (1924), Anvers (1930), Paris (1931), Porto (1934), Johannesburg (1936), Glasgow (1938), Dresde (1939), Lisbonne (1940) et enfin Naples (1940).

À côté du « roi des zoos » allemand et des barnums américains, des grandes Expositions coloniales et des Expositions universelles, de nombreux imprésarios trouvent peu à peu leur place (y compris quelques rares cas originaires des espaces coloniaux, comme J. C. Nayo Bruce ou John Tevi) et développent leur propre organisation dans les plus petites villes d'Europe et d'Amérique. Dès lors, le principe du « zoo humain » s'étend très vite, pour former une configuration historique en un peu plus d'une décennie.

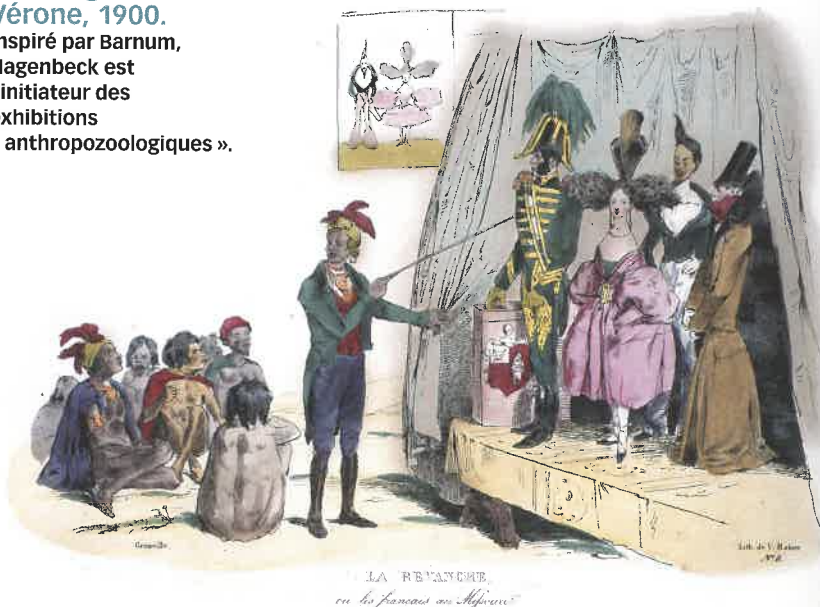
Celle-ci repose sur la constitution d'un véritable système économique, avec ses recruteurs en Afrique, en Asie, en Océanie ou en Amérique du Sud, ses directeurs-négociateurs qui s'engagent auprès des villes ou des commissaires d'expositions à fournir une « troupe », ses transporteurs, ses chefs de villages « indigènes », ses figurants (avec leurs familles) et les entrepreneurs locaux qui bâtissent les « villages ». À la veille de la Première Guerre mondiale, plusieurs dizaines de troupes professionnalisées sillonnent l'Europe, le Japon et les États-Unis. Au total, avant la Seconde Guerre mondiale, entre trente-cinq et quarante mille « figurants » de toutes latitudes furent ainsi exhibés, en un peu plus d'un siècle, dans le monde entier.

Les raisons d'un succès

Nous le savons aujourd'hui, les exhibitions ethniques sont le produit de la conjonction de plusieurs facteurs, politiques, sociaux et économiques. Le xix^e siècle est marqué par l'attrait du lointain, de l'inconnu, de l'étrange. Sur le plan politique, en Europe, à la fin du xix^e siècle, les grandes puissances confortent leurs choix colo-

↳ **Caricature de Granville, 1830.**
Lithographie, 27,5 x 36,5 cm.
Collection privée.

↳ **Indiens malabars, Carl Hagenbeck, Vérone, 1900.**
Inspiré par Barnum, Hagenbeck est l'initiateur des exhibitions « anthropozoologiques ».



© COLLECTION PRIVÉE

© GROUPE DE RECHERCHE ACHAC/COLL.PART.



niaux à travers les exhibitions : la France avec l'Algérie, l'Indochine et l'Afrique noire, la Grande-Bretagne avec l'Inde, les Pays-Bas avec les Indes hollandaises et, plus tard, la Belgique avec le Congo, l'Allemagne avec le Togo et le Cameroun, l'Italie avec l'Afrique du Nord-Est, le Portugal avec l'Afrique orientale. Dans le même temps, l'Europe cherche à renforcer son hégémonie mondiale en affirmant sa supériorité sur les autres prétendues « races ». Aussi les préoccupations « savantes » croisent-elles celles des États.

Nous sommes justement émus et scandalisés à l'idée d'hommes exhibés, parfois dans de mauvaises conditions sanitaires, matérielles et climatiques, par d'autres hommes niant leur humanité. Les décès survenus à Tervuren (Belgique) en 1897, à Paris en 1892 (les *Kali'na*) ou à Barcelone en 1896, l'épidémie de variole à Chicago en 1893, ou encore les histoires dramatiques de la Vénus hottentote à Londres et à Paris à partir de 1810, d'Ota Benga à Saint Louis en 1904 ou des Pygmées présentés à la cour du roi d'Italie en 1883 sont bien réels. Il reste que le phénomène ne doit pas être lu à l'aune exclusive de ces exactions. Celles-ci restent rares, car, en réalité, ces exhibés sont de précieuses « marchandises », rémunérés dans la plupart des cas, et dont les imprésarios prennent le plus grand soin pour amortir leurs lourds investissements. Pour bien comprendre ce processus majeur, illustration d'une sorte de mondialisation avant l'heure, il faut par conséquent se détacher d'une lecture uniquement morale, pour entrer dans le champ de l'analyse et de l'histoire. Car ces exhibitions ethniques permettent de mieux saisir la popularisation du racisme en Occident entre 1850 et 1900 ; elles participent indirectement à l'enracinement de l'idée coloniale entre 1880 et 1910 mais aussi à la légitimation de la ségrégation coloniale ou de l'eugénisme (surtout aux États-Unis) après le début du xx^e siècle.

Apogée et déclin

Les exhibitions humaines sont intimement liées, dans les Expositions coloniales nationales, internationales ou universelles, au renforcement des identités nationales. Pour les métropoles coloniales, l'enjeu de ces expositions ethnographiques est aussi de glorifier leur politique « civilisatrice ». Or, si à la fin du xix^e siècle il est logique d'exposer des populations présentées comme « barbares » et « sauvages » puisque cela contribue à légitimer les politiques de conquêtes, la poursuite de ces exhibitions au cours de l'entre-deux-guerres entre progressivement en contradiction avec la propagande coloniale de chaque pays – affirmant les progrès de la « mission civilisatrice » censée « élever » et éduquer les colonisés (voir pp. 16-19). La Grande-Bretagne et les États-Unis semblent en avance dans ce mouvement (entre 1915 et 1925, de San Francisco à Wembley), suivis par la France et le Japon, bien avant le Portugal, la Belgique ●●●

Légitimer
les
politiques
de
conquêtes

↳ **Le cirque Barnum et Bailey, 1901.**
Spécialiste américain des exhibitions de phénomènes humains (les *freak shows*) et ethniques, Phineas Taylor Barnum invente un spectacle urbain d'un nouveau genre qui attirera les foules aux États-Unis et en Europe durant près de cinquante ans.

Paris, BNF, département des Estampes et des Photographies.

●●● Un nouveau regard sur l'ailleurs

ou l'Italie, alors que la Suisse s'inscrit dans une autre dynamique temporelle et que l'Allemagne, marquée par la perte de ses colonies en 1918, connaît une situation spécifique fondée sur la revendication des colonies perdues.

Ainsi, en France, le maréchal Lyautey, ancien résident du Maroc et commissaire de l'Exposition coloniale internationale de Paris de 1931, impose l'interdiction de toute exhibition à caractère raciste dans l'exposition, comme celles des « négresses à plateaux », des pousse-pousse ou des « cannibales kanaks », et propose une manifestation qui mette en exergue un « humanisme colonial ». Cette décision indique bien la différence établie alors par les autorités coloniales entre les exhibitions de « sauvages », désormais politiquement contre-productives, et la monstration d'indigènes dans le cadre de mises en scènes soigneusement orchestrées, centrées sur une « folklorisation » des cultures autochtones. L'exhibition s'inscrit alors dans le registre du conservatoire ethnographique plus que dans celui de la démonstration raciste, ce qui correspond davantage au message colonial désormais dominant. Il n'est pas question ici de morale mais bien d'efficacité politique.

Aux États-Unis, à la différence de la France et de la Grande-Bretagne par exemple, l'exhibition ethnique tient une fonction particulière dans l'imaginaire politique de la nouvelle nation où la hiérarchie raciale fait partie intégrante de la *Manifest Destiny* (mission divine de répandre la démocratie et la civilisation dans l'Ouest américain). Là où les métropoles coloniales tendaient à mettre en avant les aspects positifs de la colonisation et à en masquer le caractère massivement ségrégant, aux États-Unis la démocratie américaine doit fonctionner avec la ségrégation. Mais les exhibitions ethniques proprement dites décroissent aux États-Unis au cours des années 1930, supplantées par d'autres formes d'exhibitions dans l'univers du cirque.

On constate donc que le poids des politiques nationales menées par les divers régimes européens – interventionnisme ou laisser-faire –, avec des objectifs cependant radicalement différents selon les pays, peut conduire à des évolutions très variables, allant d'un déclin rapide à la disparition ou à la privatisation totale du phénomène.

Plus généralement, le spectacle ethnique est devenu, dès la fin du XIX^e siècle, un système économique fondé sur le profit. Il n'est donc pas absurde de formuler l'hypothèse selon laquelle aux facteurs politiques nationaux de ce déclin se serait ajouté celui d'une rentabilité devenue à terme problématique, ce qui semble avéré dès l'entre-deux-guerres. Ainsi, à la fin des années 1920 et au début des années 1930, plusieurs cas

▼ **Village breton, 1910. Exposition coloniale à Nantes.** Carte postale, phototypie.

▼ **Village « canaque », 1931. La dernière Exposition universelle et coloniale au Jardin d'acclimatation de Paris.** Autochrome. Boulogne, musée Albert-Kahn.

de faillites d'organismes de spectacles sont mentionnés, sans que l'on puisse en conclure, faute d'éléments empiriques, à une débâcle généralisée. Hagenbeck cesse son activité « humaine » au début des années 1930, après plusieurs échecs en 1931-1932, notamment la venue des « Kanaks cannibales » en provenance de France (ils sont alors exhibés au Jardin d'acclimatation de Paris : parmi eux, les arrière-grands-parents du footballeur Christian Karembeu). Par la suite, il lancera son entreprise de cinéma animalier et recentrera son activité classique au sein de son parc zoologique autour de la faune exotique. À ce stade, on peut aussi imaginer que les difficultés du renouvellement des attractions et de la quête de nouveaux « spécimens » ainsi que



FOCUS

La place des « zoos humains » aujourd'hui

Depuis une vingtaine d'années, le phénomène des « zoos humains » (sous l'impulsion du collectif de chercheurs du Groupe de recherche Achac) s'affirme comme un objet historique. Mais le phénomène a aussi inspiré les écrivains – *Cannibale* de Didier Daeninckx (1998), *Vénus hottentote* de Barbara Chase-Riboud (2004), *L'Énigme de la Vénus hottentote* de Gérard Badou (2002), etc. –, les documentaristes – *Boma Tervuren, Le voyage* de Francis Dujardin (1999), *Zoos humains* d'Éric Deroo et Pascal Blanchard (2002), *The Return of Sara Baartman* (2003) de Zola Maseko, *Des zoos et des hommes* de François Mécili (2004), *Calafate, zoológicos humanos* de Hans Mulchi (2010), etc. –, ainsi que les cinéastes – *Man to Man* de Régis Wargnier (2007), *Vénus noire* d'Abdellatif Kéchiche (2010), etc. Aujourd'hui, le phénomène est identifié sous les termes « zoos humains », « exhibitions exotiques », « exhibitions ethniques » ou « Volkenschau ». Des débats se poursuivent, visant à préciser la chronologie du phénomène, ses

caractéristiques, ses effets à long terme, à travers, par exemple, le tourisme ethnique, les expositions sur le corps (« *Our Body, à corps ouverts* », 2009) ou encore les *reality shows*. Des artistes s'emparent du thème comme Coco Fusco qui s'autoexhibe dans une cage devant les visiteurs pour analyser leurs comportements, retournant ainsi le principe des exhibitions exotiques. Le monde des « monstres » inspire aussi des photographes comme Lourdes Grobet et Susan Meiselas. Kara Walter s'attache au stéréotype du corps noir à travers ses histoires en noir et blanc en papier découpé.

▼ **« Couple en cage », performance de Coco Fusco, Madrid, 1993.** Artiste américaine d'origine cubaine, Coco Fusco a travaillé, entre autres, sur les Codes noirs aux États-Unis après l'abolition de l'esclavage. Elle explore les relations des femmes avec la société, la guerre, la politique, la race.



la lassitude du public ont atteint un point de non-retour. En outre, la concurrence de nouveaux médias culturels dans le champ des loisirs, en particulier du cinéma, impose un nouveau regard sur l'ailleurs.

Quels héritages ?

La quête de ces corps dans les jardins d'acclimatation ou sur les sites d'expositions constitue une sorte d'archéologie de la mémoire qui nous permet de reconstituer les fils d'une histoire sans héros. En ce sens, l'histoire des expositions ethniques dépasse celle des quelques milliers d'exhibés : elle est la partie visible d'une relation complexe et inégale qui, dès l'origine, a tracé une ligne invisible entre le « sauvage » et le « civilisé », ligne que nous pouvons enfin saisir en regardant autrement les milliers d'images produites par ce show humain mondialisé, une ligne de « fracture » sur laquelle travaillent de nombreux artistes contemporains (voir Focus ci-contre).

Que reste-t-il aujourd'hui de ces exhibitions humaines ? En premier lieu, la connaissance de l'ampleur de ce phénomène permet de mieux comprendre comment s'est élaborée l'histoire du racisme aux XIX^e et XX^e siècles, tout en gardant à l'esprit que ce « sauvage » fut un acteur non pas passif mais rémunéré, dans la majorité des cas. En second lieu, la construction des empires coloniaux et des politiques de ségrégation s'est accompagnée, partout dans le monde, de la construction de représentations qui ont permis d'inférioriser de nombreuses populations, conquises ou destinées à l'être. Enfin, il ne faut pas négliger le fait que ces exhibitions ont aussi permis aux Occidentaux de découvrir d'autres populations – même à travers des spectacles souvent dégradants – à une époque où la majorité des Occidentaux ne voyageaient guère, participant ainsi à une forme de « mondialisation culturelle ».

SAVOIR +

- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal. *De l'indigène à l'immigré*. Paris : Gallimard, 1998 (coll. Découvertes).
- BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine, BANCEL Nicolas. *Culture coloniale en France : de la Révolution française à nos jours*. Paris : CNRS éditions/Autrement, 2008.
- BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, SNOEP Nanette Jacomijn. *Exhibitions. L'invention du sauvage*. Catalogue de l'exposition du musée du quai Branly, Paris, 29 novembre 2011-3 juin 2012. Paris : Actes Sud/musée du quai Branly, 2011.
- BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine. *Zoos humains et exhibitions coloniales : 150 ans d'invention de l'autre*. Paris : La Découverte, 2011.
- www.achac.com
- Site du Groupe de recherche Achac.

Le contexte colonial

Aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, les conquêtes, fruits d'une intense concurrence économique européenne, ont mis en coupe réglée les peuples africains au nom de la « Civilisation ».

> PAR CATHERINE COQUERY-VIDROVITCH, HISTORIENNE, PROFESSEURE ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ PARIS-DIDEROT

Plus que tous les autres hommes, les Africains ont incarné l'« animalité du sauvage » : en Occident, l'esclavage a vite été réservé aux seuls Noirs (« nègre » était au ^{xviii}^e siècle synonyme d'esclave). Quand les philosophes du Siècle des Lumières se sont mis à faire campagne contre l'esclavage, les savants du ^{xix}^e siècle ont pris le relais pour justifier l'infériorité des Noirs par l'inégalité des races (blanche, jaune et noire).

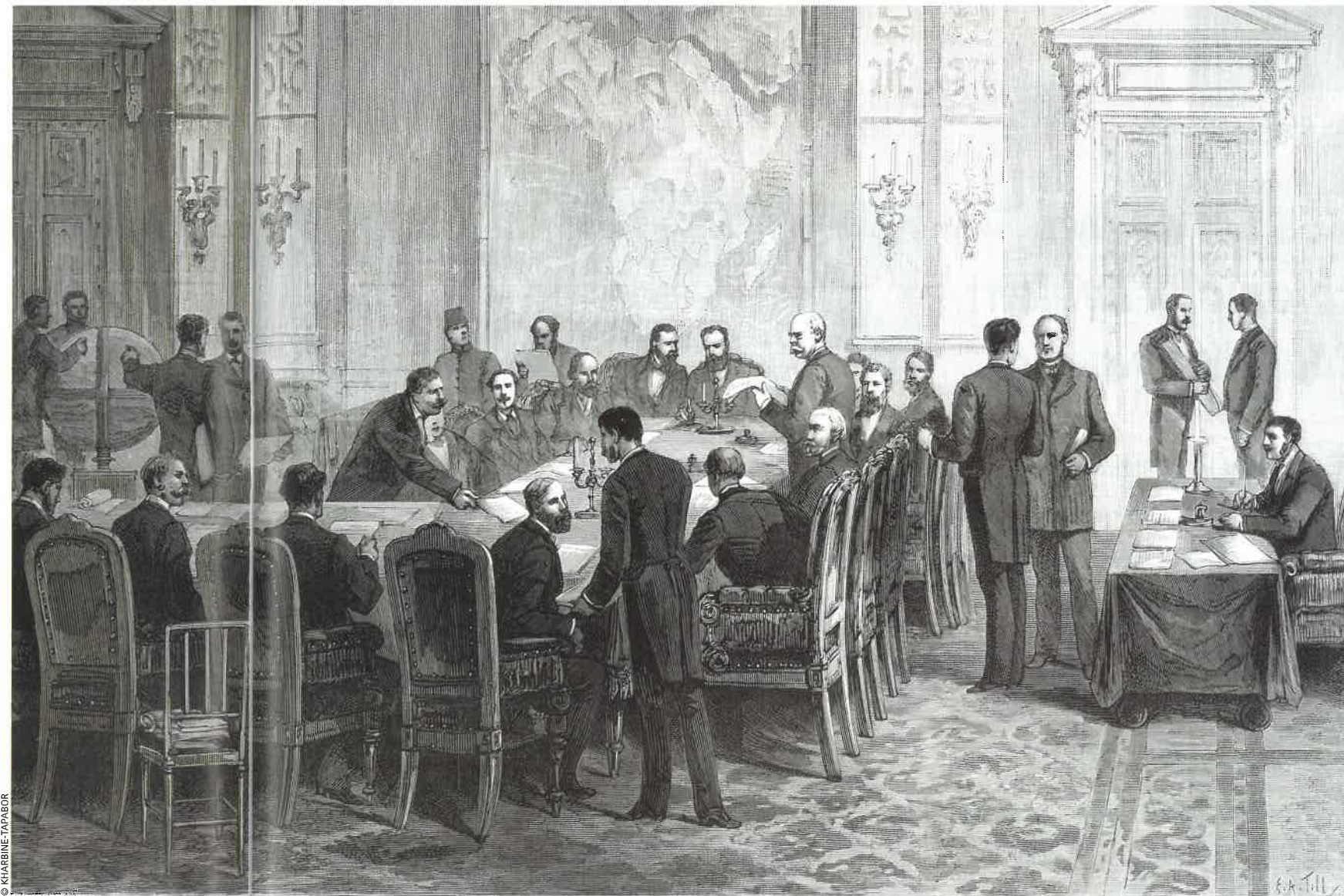
Au binôme nature/culture prôné par Jean-Jacques Rousseau et son « bon sauvage », les naturalistes Linné, Buffon et leurs successeurs ont substitué la thèse évolutionniste « progressant » du primitif (le Noir) au civilisé (le Blanc). Restait à en faire la démonstration par l'observation : la première victime en fut Saartjie Baartman, la « Vénus hottentote » (voir pp. 22-23), dans les débuts de la colonisation, qui cultiva un « racisme nationaliste » (selon l'expression de Madeleine Rebérioux), pro-colonial et missionnaire, appelant à délivrer les sauvages de l'anthropophagie et de l'esclavage (oubliant que la traite européenne avait préalablement contribué à l'amplifier sur place).

Une mission « civilisatrice »

L'idéologie impériale européenne véhicula dès le départ le thème du « fardeau de l'homme blanc » (titre d'un poème de Rudyard Kipling, 1898) tenu de répandre outre-mer les « trois C » : Commerce, Christianisme, Civilisation. Cela justifia à bon compte une répression féroce : Bugeaud en Algérie (1845-1846), guerres maories en Nouvelle-Guinée (dans les années 1850), élimination des aborigènes de Tasmanie (1803-1833), révolte des Cipayes (Inde, 1857), massacre des Hereros par les Allemands (Afrique du Sud-Ouest, 1904-1907). La colonisation européenne *stricto sensu* avait démarré en Afrique au tout début du ^{xix}^e siècle

(Le Cap, 1806 ; Freetown, 1807). L'oppression coloniale débuta en Afrique du Sud un demi-siècle plus tôt qu'ailleurs ; les Boers, descendants des agents de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales installée depuis 1652, avaient déjà essaimé une population métisse dans le Cap-Occidental, lieu de chasse et d'aventure où les colons, arrivés sans femmes, provoquèrent de nombreux métissages qui donnèrent peu à peu naissance à l'« ethnie » hottentote, (aujourd'hui appelée khoisane, du nom de sa langue originelle). L'esclavage (supprimé par les Britanniques en 1836) était en vigueur quand la jeune Saartjie Baartman, surnommée la « Vénus hottentote », fut vendue par le frère de son maître pour être exhibée à Londres au début du ^{xix}^e siècle. Ses traits physiques furent utilisés pour justifier « scientifique-ment » l'infériorité « raciale » des Noirs.

Ailleurs, l'intrusion coloniale a pu parfois revêtir des couleurs séduisantes face aux désordres nationaux internes. Freetown en Sierra Leone, Saint-Louis du Sénégal et Gorée, Cape Coast Castle, Lagos, Luanda et, sur l'océan Indien, Mozambique ou Mombasa sont les plus connus d'une multitude de lieux d'échanges et de contacts avec d'autres cultures. Mais, la quasi-totalité du continent est restée indépendante jusqu'à la fin du ^{xix}^e siècle. L'accélération du partage du continent fut provoquée par la conférence internationale de Berlin (1884-1885) réunie par les dirigeants européens afin d'éviter la guerre en Afrique où les résistances à la conquête européenne entraînaient des frictions de plus en plus fréquentes. La création des États italien et allemand en 1870 démultiplia la concurrence entre puissances industrialisées pour investir ce nouveau territoire d'expansion. Dès lors, l'infériorité du Noir est, croit-on, démontrée, et les « zoos humains » vont se multiplier.



^ Conférence internationale de Berlin, 1884-1885.

Constatant que les explorations en Afrique prenaient une tournure politique, le chancelier Bismarck proposa de fixer les règles de la colonisation du continent, ce qui déclencha la course à la conquête des territoires.

Gravure tirée de *L'illustration* du 13 décembre 1884.

Pillage économique et exploitation humaine

En 1900, le partage est achevé à l'exception du petit Liberia, du Maroc et de l'empire d'Éthiopie. La justification morale de la colonisation – mission « civilisatrice » et chrétienne de l'Occident – allait de soi. L'époque ignore la notion d'« aide au sous-développement » (apparue seulement après la Seconde Guerre mondiale) : c'est l'outre-mer qui doit rapporter à la métropole et non le contraire. Dans cet esprit, on a voté en France en 1900 la loi de l'« autonomie financière » des colonies dont le budget devait être alimenté par l'impôt direct par tête (« capitation ») et les taxes douanières (d'où une économie privilégiant le commerce international). Ce maigre pécule devait couvrir toutes les dépenses, salaires de l'armée et de l'administration inclus.

Cette exploitation prédatrice a pris deux formes. L'économie minière concernait les pays riches en minerais utiles à l'économie internationale : or et diamant d'Afrique du Sud et de Rhodésie (Zimbabwe), cuivre du Congo belge et du Copperbelt zambien, diamant du Congo (Kasaï). Le *turn over* rapide des mineurs visait à éviter la « prolétarianisation » de travailleurs que les colonisateurs voulaient maintenir ruraux. Malgré la répression, le syndicalisme s'est développé dans les années 1930, notamment au Copperbelt. En revanche, l'économie de traite des produits agri-

L'outre-mer doit rapporter à la métropole et non le contraire

coles, surtout en Afrique intertropicale occidentale, concernait l'échange de biens manufacturés importés contre des biens agricoles exportés, fournis dans le cadre de la production villageoise. La rareté des denrées et l'incapacité à reproduire les objets faisaient que les paysans devaient fournir, compte tenu de leurs très faibles salaires, une somme de travail disproportionnée par rapport à la valeur des produits importés d'Europe.

Quel que fût le colonisateur, les moyens de pression étaient identiques : l'impôt, outil de colonisation puisque les Africains étaient obligés de travailler afin d'en payer le montant ; les cultures obligatoires dont ils devaient vendre le produit – celle du coton, matière première sous-payée, fut très impopulaire, tandis que, entre les deux guerres, le rendement de l'arachide, du cacao et du café a permis à une classe de planteurs (Sénégal, Ouganda, Côte-d'Ivoire) de se développer ; enfin, le recrutement obligatoire des travailleurs, ou « travail forcé », s'ajoutait à des prestations effectuées gratuitement pour des travaux d'intérêt public. Légal au Congo belge ou dans les colonies portugaises, le travail forcé n'avait théoriquement pas droit de cité dans les colonies françaises (au nom de la liberté du travail de la Déclaration des droits de l'homme). Il a été néanmoins utilisé (surtout pendant les deux guerres mondiales) puis supprimé en 1947 par la loi dite Houphouët-Boigny. S'ajoute, dans les pays à colonat blanc ●●●

●●● Les agents coloniaux avaient tous les pouvoirs

(Afrique du Sud, Rhodésie, Highlands du Kenya), l'expropriation des terres due à la détestable politique des « réserves » dans lesquelles les « indigènes » furent refoulés et parqués.

Des abus incontrôlables

La méthode engendra d'inévitables abus. Les agents coloniaux, peu nombreux, isolés et mal contrôlés, avaient tous les pouvoirs et les Africains quasiment aucun. Ces abus ont été souvent dénoncés : ainsi l'expédition Voulet-Chanoine partie de Dakar pour faire la jonction avec le Tchad en 1899-1900, qui se termina dans le sang ; le « scandale du caoutchouc rouge » du Congo belge de Léopold II (1905) qui déborda sur le Congo français ; le rapport de l'ancien explorateur Savorgnan de Brazza qui, jugé explosif, fut interdit de publication.

Ces pratiques provoquèrent des révoltes de désespoir, au nom d'un impossible retour au passé. Une des dernières fut le soulèvement gbaya, qui ravagea l'AEF (Afrique équatoriale française) aux confins du Cameroun, de l'Oubangui-Chari et du Tchad entre 1928 et 1933. L'ampleur des répressions – qui firent des centaines, voire des milliers de victimes – affola les populations. D'où la conversion massive aux religions nouvelles, dernier refuge d'une société désemparée, et la montée de sectes syncrétistes. Le mouvement affecta le monde musulman aussi bien que les pays animistes. Des Églises messianiques noires se propagèrent, comme l'adventisme du septième jour importé des États-Unis sous le nom de Watch Tower en Afrique australe, le kimbanguisme au Congo (deuxième Église chrétienne du pays) ou le harrisme en Côte-d'Ivoire. Certaines connurent une résonance politique : André Matswa fut un syndicaliste moderne ; c'est après sa mort, en 1942, que naquit le matswanisme en pays lari (sud du Congo-Brazzaville), réponse populaire à une domination coercitive.

L'impôt de capitation et autres contraintes coloniales atteignirent certains de leurs objectifs : de nouveaux marchés furent créés et l'économie monétaire progressa ; le salariat devint peu à peu volontaire car nécessaire à la survie des indigènes. Bref, cela accéléra la pénétration de l'économie occidentale dans les sociétés rurales. Mais la Grande Dépression (1931-1934) démontra l'échec de l'économie prédatrice qui avait jusqu'alors prédominé. La crise provoqua une misère



© KEYSSTONE-FRANCE

profonde, car les Africains pouvaient de moins en moins recourir aux structures socio-économiques villageoises, désormais largement précarisées. Conscient des abus, le gouvernement français du Front populaire prôna l'« humanisme colonial » respectant la dignité des colonisés : les exhibitions de l'Exposition internationale de 1931 furent, en France, les dernières. Rien ou presque n'était encore prévu pour protéger les populations en dehors des travailleurs utilisés par les colons. Ce n'est donc pas un hasard si l'époque vit à la fois la fin des zoos humains et la genèse d'investissements infrastructurels et sociaux même si, à cause de la guerre, cette politique fut ajournée.

La décolonisation en marche

Après la Seconde Guerre mondiale, les colonisateurs réalisèrent que ces idées d'aide au développement risquaient de coûter cher. D'où le courant cartériste, du nom du journaliste Raymond Cartier qui proclama dans *Paris-Match* en 1956 : « La Corrèze avant le Zambèze » (précisons que le Zambèze n'a jamais été une colonie française). Les Occidentaux se reconvertirent dans une exploitation néocoloniale. Mais le retard pris était énorme. Dès 1929, la Grande-Bretagne avait créé le Colonial Development Fund (amplifié en 1940). Le premier plan d'équipement français, faute d'avoir été financé en 1919 (la reconstruction de la métropole faisant priorité), se contenta

^ Une mine de diamants en Afrique du Sud, vers 1900.

Les colonies étant au service des colons, les richesses minières devaient revenir à l'économie internationale.

> Enseignement ménager populaire en Guinée, 1954.

La scène révèle les failles de la « mission civilisatrice » de la colonisation. Elle souligne le sentiment de supériorité du colon et accentue les contrastes entre deux mondes.

In Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Francis Delabarre, *Images d'Empire 1930-1960*, La Martinière / La Documentation française, 1997.

d'être publié par l'ex-ministre des Colonies Albert Sarraut (*La Mise en valeur des colonies*, Payot, 1923). En 1944 seulement la conférence de Brazzaville préfigura la création du Fonds d'investissement pour le développement économique et social (FIDES), rompant avec le principe de l'autonomie. La médecine coloniale pratiqua une politique de prévention (vaccination) préalable au boom démographique des années 1950-1960. La scolarisation primaire des garçons passa de 6-7% à 50% parfois. Les premiers étudiants étaient allés se former à l'étranger (le Ghanéen Kwame Nkrumah aux États-Unis, ou le Sénégalais Léopold Sédar Senghor en France). Une petite bourgeoisie d'instituteurs, de bureaucrates et de commis constituait dans certains cas (Afrique centrale) la totalité de l'élite qui fournit les cadres des *trade-unions* (syndicats) et des partis politiques. En AOF (Afrique occidentale française), le gouvernement du Front populaire autorisa le syndicalisme africain (1936) ; les Britanniques firent de même après la guerre. Cela allait contribuer, au cours de la période suivante, à la décolonisation.

La Seconde Guerre mondiale déstabilisa les théories racistes, battues en brèche par les scientifiques depuis les années 1920 mais dont l'opinion restait imprégnée. L'Unesco voulait lutter contre le racisme. C'était une évidence face à

Reconversion de l'Occident dans une exploitation néocoloniale

l'antisémitisme, la lutte s'avéra plus hésitante face à la question noire. Un texte d'une remarquable modernité, rédigé par un aréopage d'anthropologues et de biologistes, précisait en 1950 : « Les graves erreurs entraînées par l'emploi du mot "race" [...] rendent souhaitable qu'on renonce complètement à ce terme lorsqu'on l'applique à l'espèce humaine. » Mais, trop hardi, il fut rejeté et remplacé par un texte qui le contredisait : « Les anthropologues sont tous d'accord pour considérer la notion de race comme permettant de classer les différents groupes humains dans un cadre zoologique propre à faciliter l'étude des phénomènes d'évolution. » Ce texte révisé allait jusqu'à utiliser les expressions de groupe racial « supérieur » et « inférieur » (*Le Racisme devant la science*, Unesco, 1960). Ces désaccords n'en rendaient pas moins (sauf exception) obsolètes les exhibitions humaines dégradantes.

C'est qu'en Afrique l'idée de liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes se répandait comme une traînée de poudre (charte de l'Atlantique, 1941 ; charte des Nations unies, 1945 ; groupes d'études communistes en AOF ; courant panafricain noir-américain ou antillais qui poussa Léopold Senghor et Aimé Césaire à inventer le concept de négritude). Des partis naquirent (RDA, Rassemblement démocratique africain, 1946 ; Convention People Party, Gold Coast, 1944) ; la résistance au pouvoir colonial fut parfois violente (révolte mau-mau au Kenya en 1952-1956, rébellions malgache en 1947, camerounaise à partir de 1955, guerre d'Algérie en 1954-1962). Bien qu'attachés à des traditions archaïques, ces mouvements exprimaient un militantisme moderne d'opposition (quitte à se retrouver, à l'indépendance, déchirés par des rivalités internes visant à l'hégémonie politique). Albert Sarraut l'avait prévu : « Tout cela n'est-il point fait pour préparer et favoriser l'indépendance des pays coloniaux qui nous sont soumis ? [...] Même si cela devait être [...], la situation ainsi créée ne pourrait en tout cas préoccuper que nos petits-neveux qui, comme nous, auront à [...] vivre au milieu de la complexité des problèmes de leur temps » (Albert Sarraut, *ibidem*). Il ne croyait pas si bien dire ! ●

SAVOIR +

- COQUERY-VIDROVITCH Catherine. *Petite histoire de l'Afrique : l'Afrique au sud du Sahara de la préhistoire à nos jours*. Paris : La Découverte, 2011.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine. « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in FERRO Marc (sous la dir. de). *Le Livre noir du colonialisme : XVI^e-XXI^e siècle, de l'extermination à la repentance*. Paris : Robert Laffont, 2003.
- REBÉRIOUX Madeleine. « L'essor du racisme nationaliste », in Patrice de COMARMOND, Claude DUCHET (sous la dir. de). *Racisme et Société*. Paris : Maspéro, 1969.



© UNESCO

Le discours racialiste

La découverte du Nouveau Monde a bouleversé le concept d'unicité de l'homme et révélé la notion d'altérité, ouvrant la voie à l'anthropologie mais aussi aux idéologies raciales.

> PAR GILLES BOËTSCH, ANTHROPOBIOLOGISTE, DIRECTEUR DE RECHERCHE AU CNRS EN ANTHROPOLOGIE BIOLOGIQUE, CODIRECTEUR DU CATALOGUE DE L'EXPOSITION « EXHIBITIONS. L'INVENTION DU SAUVAGE » (ACTES SUD/MUSÉE DU QUAI BRANLY)

L'histoire du discours « racialiste » – propos discursif s'appuyant sur une réalité non prouvée scientifiquement de l'existence de « races » humaines – accompagne le parcours scientifique de l'anthropologie physique qui deviendra cher aux savants du XIX^e siècle, et un discours idéologique s'appuyant sur des problèmes de territorialité, de rapport dominants/dominés, de nationalisme.

Genèse

On trouve les racines du discours racialiste dès l'Antiquité, dès l'instant où les hommes ont pris conscience qu'ils entretenaient à la fois des rapports de similarité et d'altérité avec autrui. Les géographes et les historiens grecs furent sûrement les premiers anthropologues dans l'acceptation moderne du terme, ceux qui s'intéressèrent à la nature de l'Homme. Homère et Hésiode parlent d'altérité lorsqu'ils définissent la frontière entre les hommes, les bêtes et les dieux. Les récits des voyageurs vont jouer un rôle important jusqu'au XVIII^e siècle, mais leurs descriptions, toujours cumulatives, ne donneront lieu à aucun système de compréhension du monde.

À la Renaissance, une modification profonde de la conception de la place de l'Homme dans l'univers et dans la nature va s'opérer, avec la découverte du Nouveau Monde, qui favorise l'essor des études sur l'Homme anticipant les travaux à venir des anthropologues : le cas des Indiens réputés sans âme au moment de la conquête de l'Amérique va devenir une source de conflit théologique et de questionnement scientifique.

Les travaux du XVII^e siècle ne dissocient pas l'étude du corps humain de celle des tempéraments et de la production culturelle. Le partage entre les traits physiques et les caractères moraux apparaîtra seulement au XIX^e siècle, constituant une rupture idéologique et non une étape dans le

progrès de la connaissance. Les récits de voyage, puis les problèmes posés par les différents types de colonisation plus ou moins violents ainsi que les diverses procédures de conversion des Indiens au christianisme (par la douceur ou en masse) concourront à l'émergence d'une réflexion sur la nature des sociétés – et des religions – dont la pluralité bouscule les idées établies. Il s'ensuit un questionnement qui produit des œuvres comme les *Essais* de Montaigne (1580) où l'auteur s'interroge sur ce qui fait l'humain.

La conversion fait débat ; en masse, elle est politique et anéantit l'identité de l'autre, tandis que la méthode douce enseigne à la fois la connaissance d'autrui et la duplicité. Ces différents regards sur la nature humaine – la découverte de peuples « étranges », le savoir médical et la gouvernance d'autrui – convergèrent pour soustraire l'humain au domaine de la théologie et donner naissance à une histoire naturelle de l'homme et de sa diversité.

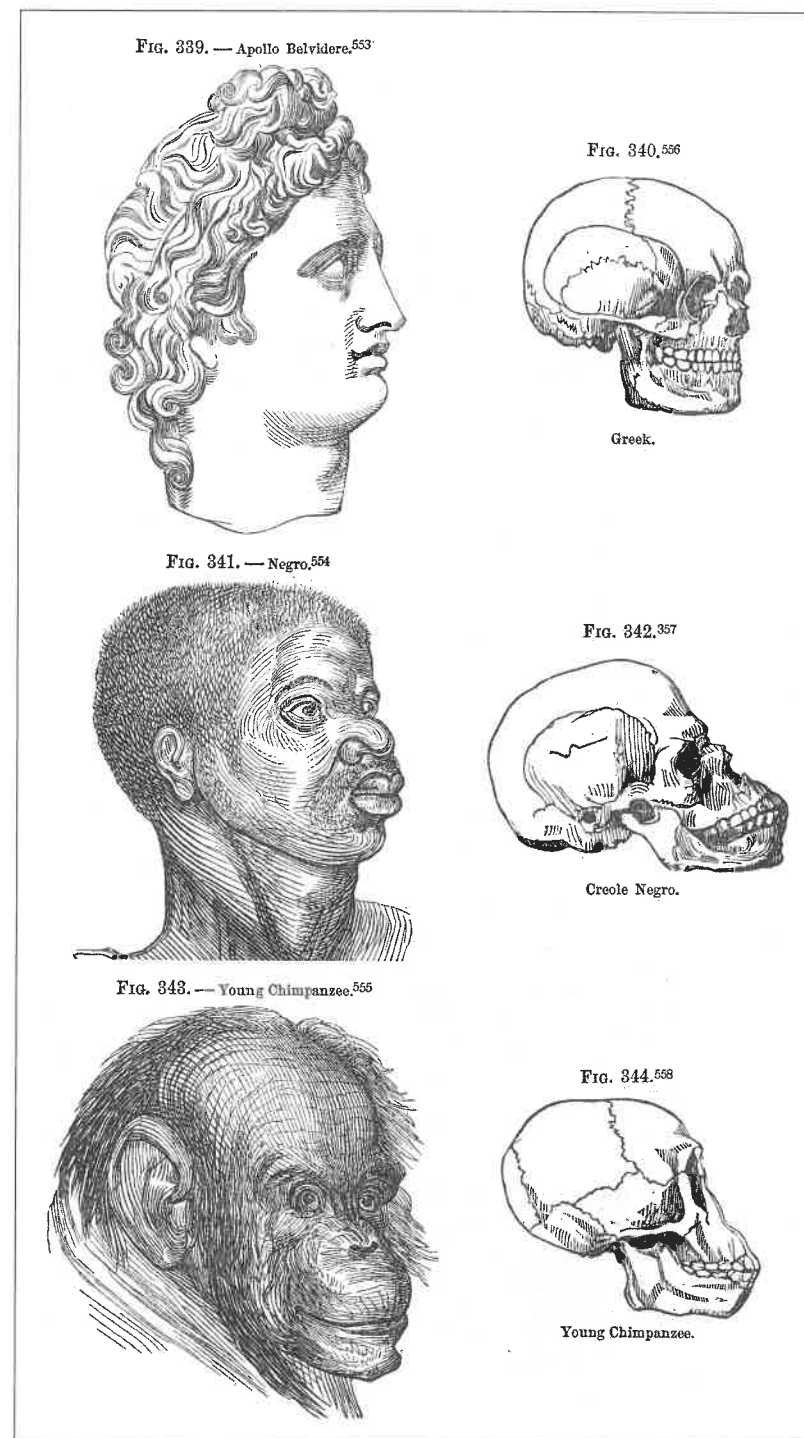
Ambiguïté du discours polygéniste

La conséquence fut une mise en cause du monogénisme créationniste (Adam et Ève), lequel posait problème quant à l'intelligibilité du monde dès lors que l'histoire sainte n'était plus traitée comme histoire de l'humanité, malgré un certain attachement à la description que faisait saint Augustin des peuples de la terre dans *La Cité de Dieu contre les païens* (413-426). La découverte de nouveaux peuples et d'espèces animales morphologiquement voisines de l'homme assura le fondement empirique de l'anthropologie, et cette vision inédite du monde rendait inévitable le débat phylogénique, un des piliers scientifiques du discours racialiste. Il a débuté en 1655 avec la publication d'un ouvrage en latin d'Isaac La Peyrère qui fit grand bruit, *Praeadamitae, sive exercitatio super versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto,*

> Planches pseudo-scientifiques, 1854. Dessin visant à démontrer la supériorité morphologique de l'Européen sur l'Africain dans la chaîne de l'évolution.

Londres, British Library.

On trouve les racines du discours racialiste dès l'Antiquité



capitis quinti epistolae D. Pauli ad Romanos, quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi ([*Les Préadamites*] *L'Homme avant Adam, ou Un discours sur les douzième, treizième et quatorzième vers du cinquième chapitre de l'épître aux Romains de saint Paul*), dans lequel l'auteur prétendait démontrer qu'Adam et Ève étaient seulement les ancêtres du peuple juif, peuple coexistant avec les « gentils » dont la filiation remonterait à des êtres créés avant eux, en même temps que les animaux. La Peyrère était croyant et ne pensait pas remettre en cause le dogme chrétien mais développer une lecture de la Genèse concordant avec le nouvel état des choses (mais qui étaient donc les femmes avec qui s'enfuirent Abel et Caïn ?).

Si ce premier discours polygéniste s'avéra « progressiste » dans le contexte philosophique de l'époque, il n'en est pas moins aux fondements du racisme positiviste. La révision du concept d'unité

SAVOIR +

- BUFFON Georges-Louis Leclerc de. *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*. Tome I (1749). Paris : Honoré Champion, 2007.
- MONTAIGNE Michel Eyquem de. *Essais*. Livres I et II, 1580.
- SAINT AUGUSTIN. *La Cité de Dieu* (413-426) in *Œuvres* (tome II). Paris : Gallimard, 1998 (coll. La Pléiade).

de l'homme fut sans nul doute provoquée par la découverte du Nouveau Monde. Celle-ci fut d'une importance extrême pour le monde occidental dans la mesure où elle remettait en cause le dogme chrétien de saint Augustin qui déclarait impossible l'existence de terres habitées aux antipodes. Cette affirmation était rendue caduque par le fait que des hommes habitaient des contrées inconnues et que, séparés depuis longtemps des Européens, ils ne pouvaient avoir la même origine qu'eux.

Peu de temps après la publication de l'ouvrage de La Peyrère parut à Londres un texte anonyme intitulé : *Two Essays sent in a Letter from Oxford to a Nobleman in London* (1695), dans lequel les Indiens et les Nègres étaient présentés comme ayant dès l'origine des caractères distincts des Européens, véritables descendants d'Adam. Monogéniste, Pierre-Louis Moreau de Maupertuis propose dans sa *Vénus physique* (1745) une explication de la formation des races par l'effet des mécanismes « héréditaires » fortuits, auxquels s'ajouterait une forme de sélection due aux conditions de vie externe proche, théorie qui sera développée par Buffon dans son *Histoire naturelle* (1749). La répartition des races humaines s'explique par un processus esthétique affectant les races les plus belles aux climats les plus doux : « Dans les climats de la terre les moins habitables : les nains se seront retirés vers le pôle arctique ; les géants auront été habiter les terres de Magellan ; les Noirs auront peuplé la zone torride » (Maupertuis).

Naissance des théories racistes

En extrapolant les propos de La Peyrère et en esquissant les modèles scientifiques proposés par Maupertuis ou par Buffon, le polygénisme « scientifique » des anthropologues de l'école américaine du début du XIX^e siècle (Samuel Morton, Josiah Nott, George Gliddon...) se servit de différences morphologiques (couleur de peau, forme du crâne, du nez, etc.) pour justifier à la fois d'origines phylogéniques différentes et d'une hiérarchisation racologique qui confronterait, en les confondant sans cesse, les caractères morphologiques, la « beauté » esthétique, l'aptitude à la « civilisation » et au « progrès »...

Ainsi les peuples noirs, quoique présentant d'évidents caractères morphologiques comparables à ceux des peuples blancs, étaient-ils rapprochés, par des anthropologues explicitement racistes, des gorilles et les Asiatiques des orang-outangs, par exagération d'un ou deux caractères morphologiques (Nott & Gliddon, *Types of Mankind*, 1854) ; les discours pseudoscientifiques sur les prétendues différences raciales irréductibles servaient surtout à justifier la politique esclavagiste du sud des États-Unis. Ils seront repris par les tenants du racisme idéologique (Joseph Arthur de Gobineau, Vacher de Lapouge...) qui participeront aux fondements de la politique d'élimination raciale du national-socialisme allemand. ●

La Vénus hottentote

Noire et dotée de formes spectaculaires, Saartjie Baartman fit le succès des expositions ethniques. Son destin tragique illustre la peur et le rejet suscités par ce qui sort de la norme.

> PAR NANETTE JACOMIJN SNOEP, ANTHROPOLOGUE, RESPONSABLE DE L'UNITÉ PATRIMONIALE DES COLLECTIONS HISTOIRE DU MUSÉE DU QUAI BRANLY, COMMISSAIRE SCIENTIFIQUE DE L'EXPOSITION « EXHIBITIONS. L'INVENTION DU SAUVAGE »

Le monstre a de tout temps fait l'objet d'une vive curiosité. Il renvoie à une norme à partir de laquelle on pense pouvoir définir les contours de la notion d'humanité. Souvent confondu avec l'habitant des confins inexplorés, résidant sauvage d'un monde qui ne l'est pas moins, il cristallise les fantasmes, les peurs, tout comme il révèle les projets de domination. Il est à la périphérie du monde connu. Réel, cet être hybride, mi-animal, mi-homme, a valeur de preuve et suscite généralement l'inquiétude.

Un monstre sexuel

C'est bien le cas de la Vénus hottentote, perçue comme un être liminal. Saartjie Baartman (1789-1815), jeune femme khoisane de la région du Cap en Afrique du Sud, a été exhibée de son vivant comme un monstre entre 1810 et 1814 à Londres, puis à Paris de septembre 1814 au 29 décembre 1815, date de sa mort. Bien avant son arrivée, de nombreux récits et images fantastiques circulaient, décrivant ces populations du Cap que les Hollandais appelèrent les Hottentots (*Hot-en-tot* – « Hot-et-tot » – est une sorte d'onomatopée qui signifie « bégayer ») pour tourner en dérision le claquement de langue caractéristique des langues khoisanes. Dans *Coutumes, mœurs et habillement des peuples du cap de Bonne-Espérance*, Henri Chatelain les décrit en 1719 comme des êtres « tout à fait puants et hideux », caractéristique corroborée dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Il était habituel de considérer que les peuples de la région du Cap appartenaient au plus bas de l'échelle de la hiérarchie humaine. Leur prétendue laideur était interprétée comme l'expression d'une infériorité que les travaux scientifiques ont tenté de démontrer.

À la fin du XVIII^e siècle, les récits de voyages de François Levaillant attisent la curiosité des Européens pour les Bochimans et les Hottentots, dont

la particularité des organes génitaux féminins a excité l'intérêt de générations de savants. À son arrivée en Europe en 1810, Saartjie Baartman est exhibée comme un monstre sexuel, en raison de la constitution de son postérieur, affligé d'une « stéatopygie marquée » (une accumulation de graisse au niveau des fesses) et, de celle de son sexe, caractérisé par une « macronymphie » (un développement des petites lèvres de la vulve). Les scientifiques ont voulu voir dans ces particularités physiques l'indice d'une déviance morale. Dès lors, il était « prouvé » que Saartjie Baartman, et avec elle tous les Noirs, avaient une sexualité démesurée, cliché récurrent dans la littérature coloniale, la photographie, les films ou la publicité au XX^e siècle.

L'attraction des freaks

L'exhibition de Saartjie Baartman annonce l'ère des spectacles ethniques et l'engouement populaire pour les exhibitions, où anomalies physiques, psychologique et géographique se confondent. La Vénus hottentote est à l'origine d'une vaste production d'images diffusées à travers l'Europe. La première image de Saartjie Baartman, et la plus célèbre, est réalisée par l'Anglais Frederick Christian Lewis en 1810. On la voit nue, de profil avec une pipe dans la bouche. Après de nombreuses critiques sur l'aspect indécent et « pornographique » du spectacle, une seconde image est diffusée où la Vénus est de face et couverte. Les gravures sont vendues pour un shilling sur le lieu même de son exhibition. Annoncée sobrement dans *Le Journal de Paris*, le 18 septembre 1814, Saartjie Baartman arrive à Paris. Son succès est immédiat : cinq semaines plus tard on joue au théâtre *La Vénus hottentote* et en février 1815 elle est invitée au Muséum pour examen. Le grand zoologiste Georges Cuvier et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, spécialiste de la tératologie et administrateur du Muséum national d'histoire naturelle, la comparent à un orang-outang. Le portrait

Exhibée
de son vivant
comme
un monstre



SARTJIE. THE HOTTENTOT VENUS.

réalisé par Nicolas Huet le Jeune répond aux exigences des scientifiques : il la montre de profil et sans décor. Le regard est clinique, représentatif des portraits ethniques du XIX^e siècle. Dans un esprit différent, les peintres Léon de Wailly et Jean-Baptiste Berré essaient de la montrer sous un autre jour, en en faisant un « bon sauvage », être idéalisé d'avant la « corruption de la civilisation ».

Aussitôt après sa mort, fin 1815, Saartjie Baartman est disséquée par Cuvier. On conserve son squelette, et ses parties intimes ainsi que son cerveau seront mis dans le formol. Un moulage en plâtre peint est réalisé et le tout est rangé dans la salle d'anatomie comparée du Muséum. En 1824, la première planche de l'ouvrage de référence de Cuvier et Saint-Hilaire, *L'Histoire naturelle des mammifères*, montre Saartjie Baartman suivie de planches animalières représentant des singes. Elle figurera également dans le fameux *Essai sur les inégalités des races humaines* (1855)

La Vénus hottentote, 1810.

Cette première, et célèbre, image de Saartjie Baartman a fait scandale en Angleterre.

Dessin sur le vif de l'Anglais Frederick Christian Lewis.

de Joseph-Arthur de Gobineau, l'un des textes fondateurs du racisme moderne. L'Allemand Hubert von Luschka (1864) la fait figurer à côté de la Vénus de Médicis, « beauté caucasienne », l'idéal de l'époque, pour bien accentuer le bas degré de l'échelle humaine où se situe la Hottentote selon ces scientifiques.

Autour des années 1850, des habitants de la région du Cap sont exhibés en Angleterre, en France et en Allemagne. Charles Dickens, fasciné par leur spectacle à Londres, écrit un texte contre le mythe du « bon sauvage », signe du mépris pour les Africains répandu à cette époque victorienne. Une autre Vénus hottentote sera également disséquée par les scientifiques du Royal College of Surgeons à Londres. Sur un cliché de 1855 réalisé au Muséum d'histoire naturelle de Paris figure une certaine Sarah Bartjee, membre d'une troupe de Hottentots, dont le nom renvoie curieusement à celui de la Vénus hottentote, comme si les noms des exhibés étaient interchangeables. En 1856, le fameux docteur Spitzner expose une jeune femme hottentote en cire, moulée tout entière sur le vif et colorée au naturel, avec cheveux et poils pubiens authentiques à côté d'autres moulages de *freaks* (monstres) et d'exotiques dans son musée de cires anatomiques. Dans les années 1880, de nouvelles femmes hottentotes exhibées au Jardin d'acclimatation attirent la foule des visiteurs. Les photographies de Pierre Petit les montrent de face et de profil dans les serres du Jardin. L'une d'elle fait étrangement penser à la Vénus hottentote du début du XIX^e siècle, comme si son image s'était multipliée.

Un symbole

En 1937, à l'occasion de l'inauguration du musée de l'Homme, le moulage de la Vénus, son squelette ainsi que les boccas contenant son cerveau et ses organes quitteront le Muséum pour être exposés dans les salles d'anthropologie jusqu'en 1974. Dans les années 1980, à la faveur d'une prise de conscience de la tragédie vécue par la Vénus, il est décidé qu'elle ne sera plus visible du public, à l'exception d'une exposition sur la sculpture ethnographique au musée d'Orsay en 1994. À l'issue d'une campagne de demande de restitution, les restes de Saartjie Baartman sont enfin rendus à l'Afrique du Sud en 2002. Son moulage rejoint les réserves du Muséum. Pourtant, l'image de la Vénus ne cesse de circuler sur internet. Pour nombre d'artistes, écrivains et réalisateurs, elle est une icône de la femme noire opprimée, la victime d'un racisme scientifique, symbole de l'oppression de l'Occident, comme en témoigne la riche production de livres, de films (*Vénus noire* d'Abdellatif Kechiche, 2010) et de performances (notamment celles de Lyle Ashton Harris ou Tracey Rose). Près de deux cents ans après sa mort, la Vénus provoque toujours un malaise, signe que cette page de l'histoire est encore loin d'être tournée.

« L'éducation est la clé de tout »

À travers sa fondation, l'ancien footballeur Lilian Thuram met sa notoriété auprès des jeunes au service de l'éducation contre le racisme et toutes formes de préjugés.

> **INTERVIEW DE LILIAN THURAM, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION « EXHIBITIONS. L'INVENTION DU SAUVAGE » AU MUSÉE DU QUAI BRANLY, PAR GUY BELZANE**

TDC Comment s'exprime selon vous le racisme aujourd'hui ?

Lilian Thuram. Le racisme fait partie de notre culture. Il se retrouve dans nos réflexions, nos façons de penser... Lorsque je vais dans les écoles et que je discute avec les enfants, ils me disent qu'il y a différentes races, en fonction de la couleur de la peau, avec chacune des caractéristiques : les Noirs courent vite et dansent bien, les Jaunes sont bons au ping-pong et en mathématiques, et les Blancs ont les qualités de tous les autres, plus les leurs propres !

TDC Vous dites que ce racisme vient de notre culture. Mais voulez-vous parler de la culture occidentale, ou cette attitude culturelle est-elle en même temps universelle ?

L. T. Elle est universelle sans doute. Mais il y a eu en Europe et en Amérique, au XIX^e siècle, des théories qui ont donné une sorte de fondement pseudoscientifique à ces croyances et, comme l'Europe dominait le monde, ces théories ont eu tendance à se répandre. Elles ont contribué au moins à deux « événements » où le racisme a joué un grand rôle : la colonisation et la Seconde Guerre mondiale. On trouve même à la base de certaines actions qui se voulaient généreuses un fondement raciste, comme cette idée selon laquelle la « race supérieure » a le

PROFIL

LILIAN THURAM

Footballeur international français, il est considéré comme l'un des meilleurs défenseurs de tous les temps. Engagé politiquement, il a été membre du Haut Conseil à l'intégration et est connu pour ses positions affirmées sur certains dossiers politiques, comme la lutte contre le racisme et l'antisémitisme. Il est aussi parrain du collectif Devoirs de mémoires et chevalier de la Légion d'honneur. Il préside la Fondation Lilian Thuram, créée en 2008, avec pour objectif « la lutte contre le racisme sous toutes ses formes, en pariant sur l'éducation comme outil de base pour faire front contre ce phénomène ».



^ Lilian Thuram.

devoir d'éduquer les « races inférieures ». D'ailleurs, les pays qui ont lutté contre l'Allemagne nazie n'ont pas accepté facilement la décolonisation, qui n'a eu lieu que dans les années 1960, et l'apartheid en Afrique du Sud n'a cessé qu'en 1991. Nous sommes le fruit de cette histoire. Les enfants qui ont grandi à l'époque de la colonisation ont été éduqués dans l'idée qu'il y avait une hiérarchie des « races ».

TDC Et vous pensez que cette vision raciale est toujours d'actualité ?

L. T. On pourrait croire qu'elle a disparu aujourd'hui... Pourtant, selon un sondage réalisé à l'occasion de la parution de mon livre, *Mes*

étoiles noires : de Lucy à Barack Obama (Philippe Rey, 2010), 55 % de la population française considère qu'il y a plusieurs races, définies en fonction de la couleur de peau. La caractérisation par la couleur de peau est une réalité, comme le montre le langage : parler d'une « personne de couleur » désigne toujours un individu à la peau noire. Pour prendre un autre exemple, on dit qu'en 1492 Christophe Colomb a « découvert » l'Amérique comme s'il s'agissait d'un continent inhabité ou dont les habitants n'auraient pas vraiment été des êtres humains.

TDC Votre définition du racisme se limite-t-elle à la question de la couleur de peau, ou l'étendez-vous à l'homophobie, à la misogynie, à l'antisémitisme, etc. ?

L. T. Je parle de ces formes de rejet qui sont toujours l'expression d'une attitude de domination. D'ailleurs, on peut très bien être victime du racisme et le faire subir aux autres, par exemple souffrir du racisme lié à la couleur de peau et être raciste vis-à-vis des homosexuels, ou faire subir des violences aux femmes parce que ce sont des femmes. Lorsque je vais dans les classes, j'encourage les jeunes filles à refuser d'intégrer les préjugés dont elles sont victimes. Il est très difficile de faire évoluer les choses, d'abord parce qu'elles existent depuis très longtemps, mais aussi et surtout parce que ceux qui sont censés les changer profitent de cette situation de domination.

TDC Vous citez comme exemple de préjugé racial l'assimilation des Noirs à la réussite sportive. Vous avez vous-même été un sportif de haut niveau. Quel discours tenez-vous par rapport à cela aux enfants que vous rencontrez ?

L. T. Je commence toujours par leur expliquer que la réalité ne se limite pas à ce qu'on leur donne à voir le plus souvent, qu'il y a des Noirs qui réussissent dans d'autres domaines, mais qu'on ne les valorise pas. Et puis, s'il y a de plus en plus de Noirs dans le football, c'est pour des raisons sociales ; les joueurs sont généralement issus de milieux populaires, souvent pauvres. Mais ça a toujours été le cas. Dans les années 1950, les joueurs de l'équipe de France s'appelaient Kopa, Wisniewski, Piantoni, etc. Des Polonais, des Italiens... Les immigrés de l'époque.

TDC Et lorsque vous êtes devant des jeunes de banlieue, issus de l'immigration, qui vous prennent pour modèle...

L. T. Ils ne veulent pas tous être footballeurs. J'essaie de donner quelques clés à ceux qui en rêvent et de convaincre les autres de refuser le discours dévalorisant qui laisserait entendre qu'ils ne sont pas capables de réussites autres que sportives. Je raconte dans mon livre cette anecdote d'un petit garçon de 10 ans qui a dit à mon fils : « Les mathématiques c'est plus dur pour toi parce que tu es noir. » La priorité est de les aider à développer

une certaine estime de soi. Ensuite, il faut du travail, de la persévérance. Même s'il y a des échecs, l'important est qu'ils ne se limitent pas a priori.

TDC C'est la raison pour laquelle votre fondation met l'accent sur l'éducation...

L. T. Bien sûr. Notre objectif est de changer le regard sur le monde en travaillant sur le conditionnement. Nous voulons expliquer aux jeunes les mécanismes qui gouvernent les préjugés dont ils sont l'objet et les aider à construire un regard critique à l'égard des images dépréciatives d'eux-mêmes qu'ils ont intégrées inconsciemment ou que les autres leur renvoient. Au fond, il s'agit de les amener à mieux se connaître et à prendre conscience que nous fonctionnons tous de la même façon, même si les théories racistes, justement, prétendent le contraire. L'éducation est la clé de tout.

TDC Dans cette éducation, le rôle de l'histoire est essentiel. Vous dites pourtant que l'enseignement de l'esclavage peut être à double tranchant.

L. T. Il faut parler de l'esclavage, bien sûr, mais en veillant à dépasser la victimisation qui peut alimenter les complexes de supériorité des uns et d'infériorité des autres. Pour cela, il faut d'abord rappeler que l'esclavage ne se limite pas aux traites négrières, qu'il a existé bien avant (dès l'Antiquité). Ce n'est pas une affaire strictement entre Noirs et Blancs. Et puis, il ne faut pas se contenter de raconter, l'effort pédagogique doit souligner les conséquences sur les mentalités, sur les perceptions des uns et des autres.

TDC L'exposition « Exhibitions » au musée du quai Branly, dont vous êtes commissaire général, va dans ce sens.

L. T. Oui, il s'agit là encore de montrer comment se sont construits les préjugés. À partir des grandes « découvertes » de la fin du Moyen Âge et du début de la colonisation, l'« autre » a été montré comme une curiosité, au point de mettre en doute son humanité. Et cela jusqu'à une période relativement récente puisque les années 1920-1930 correspondent à la grande période des exhibitions de « sauvages ». À l'Exposition coloniale de 1931, on montrait des populations originaires d'autres continents dans des pavillons, véritables reconstitutions de leur milieu de vie. Nous en portons encore les séquelles. Il m'a paru utile d'exposer l'histoire de ces « exhibitions », qui contribue à une meilleure compréhension des mécanismes du racisme, pour dépassionner le débat et envisager de construire un nouveau regard sur l'autre. ●

SAVOIR +

- THURAM Lilian. *Mes étoiles noires : de Lucy à Barack Obama*. Paris : Points, 2011.
- Nous autres : *éducation contre le racisme*. Programme éducatif édité par la Fondation Lilian Thuram, 2011. DVD.
- www.thuram.org

Vendre du « sauvage »

Les expositions coloniales ont une vocation économique et divertissante. Leurs spectacles ethniques et l'imagerie associée contribuent à l'élaboration du discours sur « l'indigène ».

> PAR PASCAL BLANCHARD, HISTORIEN, CHERCHEUR-ASSOCIÉ AU LABORATOIRE COMMUNICATION ET POLITIQUE (CNRS), CODIRECTEUR DU GROUPE DE RECHERCHE ACHAC, ET NANETTE JACOMIJS SNOEP, ANTHROPOLOGUE, RESPONSABLE DE L'UNITÉ PATRIMONIALE DES COLLECTIONS HISTOIRE DU MUSÉE DU QUAI BRANLY, COMMISSAIRES SCIENTIFIQUES DE L'EXPOSITION « EXHIBITIONS. L'INVENTION DU SAUVAGE »

En France, la première grande exposition universelle, internationale et spécifiquement coloniale s'ouvre le 27 mai 1894, à Lyon, dans le parc de la Tête d'Or, sous l'impulsion de la chambre de commerce et d'Ulysse Pila, négociant en soie, vice-président de l'Union coloniale française, de la société d'économie politique et de la Société de géographie de Lyon.

Une leçon de choses

Le journal *Le Nouvelliste* souligne la nature spécifique de la manifestation : « Moins de décor, moins de pittoresque, moins d'art indigène [...] ». Ce qu'a voulu la chambre de commerce de Lyon, c'est qu'en sortant de son Exposition coloniale, l'industriel sache ce qu'il doit fabriquer pour le vendre dans nos colonies, et le commerçant ce qu'il peut acheter pour le revendre en France. » Néanmoins, le dépaysement est total. Dans un cadre pittoresque, au cœur d'une végétation abondante, le visiteur découvre les palais de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Indochine – « représentant une pagode annamite » –, de l'Afrique occidentale et « autres colonies » – avec une exposition de l'Union coloniale et une annexe consacrée aux missions africaines ; un café maure et un campement de Fellatahs ; des villages nègres et annamites.

Un empire reconstitué qu'Ulysse Pila qualifie de véritable « leçon de choses, donnée de la manière la plus méthodique et la plus claire possible ». Le *Guide bleu* de l'exposition invite la population en ces termes : « Allez visiter le village nègre, considérez les Noirs car vous les verrez à l'état de nature, ils vivent comme chez eux. [...] Visitez-les comme une attraction curieuse. » Henri Béraud, dans son roman *La Gerbe d'or*, paru en 1928, se souvient de sa visite à « cette

Trois motifs renvoyant à l'imagerie africaine



Affiche de Francisco Tamagno pour l'Exposition coloniale de Lyon, 1894.

fête barbare » : « Un courant d'odeurs, où toutes les cuisines du Sud jetaient leurs affluents, entraînait la foule vers de grandes fumées bleues, qui se tordaient au soleil, dans une clairière, sur un cercle de paillotes : le Village nègre. [...] Leurs cris sauvages faisaient peur à tout le monde. » De mai à novembre 1894, l'exposition recevra trois millions trois cent mille visiteurs.

Deux affiches, créées par Francisco Tamagno, donnent un aperçu synthétique du spectacle exotique proposé. Elles évoquent la reconstitution de villages noirs d'Afrique de l'Ouest (Poster), de villages annamites (p. 27) avec leur troupe d'indigènes dont on pourra observer les mœurs et les activités. Le spectacle promet de la nouveauté et de refléter l'actualité des conquêtes coloniales qui se déroulent en Afrique. Les visiteurs pourront découvrir de véritables « spécimens vivants » en provenance des colonies africaines, le Sénégal, le Soudan et le Dahomey (l'actuel Bénin), piliers africains de l'empire français.

Une fière amazone

La *kora* (instrument de musique à cordes au centre de l'affiche) annonce un spectacle musical et exotique tandis que les défenses d'éléphant, produits d'exportation par excellence, sont placées aux pieds de la jeune femme pour attirer des investisseurs potentiels. Deux scènes miniatures montrent des scènes de village avec, entre autres, une femme portant un enfant sur son dos et un pilon dans la main, une autre les seins nus et une troisième, à gauche, portant un récipient sur la tête : trois motifs renvoyant à l'imagerie africaine encore tenace aujourd'hui.

Mais l'élément dominant est cette jeune femme altière aux seins nus, mis en valeur par le collier de perles qui les entoure, et armée d'un arc. C'est une guerrière, une sorte d'amazone qui



^ Affiche de Francisco Tamagno pour l'Exposition coloniale de Lyon, 1894.

renvoie aux célèbres « femmes combattantes » du roi du Dahomey, royaume vaincu par les Français en 1892. De nombreux spectacles, en France, s'emparent du sujet : par exemple, en 1893, on peut voir au Casino de Paris cent Dahoméens et vingt-cinq amazones, au Cirque d'hiver *Les Français au Dahomey*, au théâtre du Châtelet *La Conquête du Dahomey*. Le Dahomey est à l'affiche du théâtre du musée Grévin. À l'époque de l'Exposition de Lyon, le mythe de l'amazone est alors à son apogée. Cette jeune femme aux seins nus est la promesse d'émotions, de fantasmes, de sauvagerie, et surtout d'un voyage au cœur de l'Afrique mystérieuse. L'objectif principal de l'affiche est de faire valoir le caractère exotique de ces mises en scènes ethnographiques.

L'archétype du colonisé

L'affiche sur le village annamite évoque une « civilisation » beaucoup moins « sauvage ». L'homme est ici richement habillé et le « village » annonce une architecture complexe et impressionnante. Les affiches soulignent la mise en œuvre d'une sorte de hiérarchie des peuples, des

mondes coloniaux, et donnent à lire aux visiteurs les codes qui les régissent. Pour renforcer l'idée que le colonisé est plus proche de l'état de nature que de l'état de culture, il est souvent représenté nu, sauf quand il est censé être christianisé, ou alors tourné en dérision, habillé maladroitement à l'occidentale. L'utilisation d'accessoires comme attributs procède du même fonctionnement : les cigarettes (pour les « prostituées mauresques »), l'anneau dans l'oreille (pour les « sauvages »), l'os dans les cheveux ou dans le nez (pour les « anthropophages » ou les Kanaks), le voile (pour les Orientales sensuelles), les armes (pour les guerriers « sanguinaires » ou les amazones). Enfin, la proximité avec l'animal qu'on associe régulièrement au « sauvage » exhibé, bête curieuse que l'on vient « voir » que ce soit au Jardin d'acclimatation à Lyon ou à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. L'« Autre », le « sauvage » est alors présenté à la lisière de l'animalité et de l'humanité.

Un vecteur efficace du message colonial

Les populations coloniales sont les figurants du décor colonial, alimentant la soif d'exotisme d'un public déjà gagné par les exploits des explorateurs et des conquérants.

Après l'Exposition de Lyon en 1894, les expositions ethnographiques dans la région de la vallée du Rhône se succèdent et, en 1897, un village ashanti et ses deux cents figurants attirent le public sur le cours du Midi. Attractions plus familiales, les villages noirs deviennent le but des promenades dominicales de la bourgeoisie lyonnaise. Au printemps 1897, les frères Lumière filment les Ashantis, et ces séquences seront projetées sous différents titres : *Danses de jeunes filles*, *Toilette de négrillon*, *École des négrillons*, *Repas des négrillons*... En 1899, Jean Gravier amène de nouveau une troupe sénégalaise de cent vingt-cinq individus à Lyon.

Dans ce contexte où l'exotisme croise le message colonial, où la grande presse traite au quotidien de l'actualité coloniale – l'épopée de Fachoda ou la conquête de Madagascar n'ont alors aucun secret pour les lecteurs – mais offre encore et toujours une image caricaturée des colonisés, la municipalité de Lyon décide d'organiser une nouvelle Exposition coloniale, inaugurée le 12 mai 1914 par le ministre du Commerce... à quelques jours du déclenchement de la Première Guerre mondiale.

À Lyon, comme dans toute la France, en Europe ou aux États-Unis, ces spectacles vont construire un discours sur l'« indigène » d'une incroyable efficacité, dont ces affiches sont la plus parfaite expression. L'appréhension du colonisé, sur laquelle se fonde le discours colonial français, se construit alors essentiellement à partir de l'omniprésence de l'image et du discours savant. Si cette imagerie est discours sur l'Autre, elle est également discours sur soi.



Tous des monstres ?

Place dans les programmes

CULTURE HUMANISTE

Instruction civique et morale • Avoir conscience de la dignité de la personne humaine et en tirer les conséquences au quotidien.

Histoire • Acquérir des connaissances sur les colonies et la colonisation.

FRANÇAIS

Langage oral • Participer aux échanges de manière constructive (situer son propos par rapport aux autres ; apporter des arguments ; mobiliser des connaissances).

Lecture • Lire et comprendre un texte littéraire. S'appuyer sur les mots qui marquent les relations spatiales et temporelles pour comprendre avec précision la configuration des lieux décrits et l'organisation temporelle du récit.

Rédaction • Rédiger des textes courts (narratifs et argumentatifs) en veillant à leur cohérence.

Littérature • Rapprocher des œuvres littéraires.

Objectifs et démarche

Soulever des questions essentielles

« Je suis un être humain », répète désespérément John Merrick dans *Elephant Man*, le film de David Lynch. Cette phrase pourrait servir de point d'ancrage à cette séquence, car il s'agit, en effet, d'amener les élèves à s'interroger sur l'idée de « monstruosité » ou de « différence » en corrélation avec les notions d'identité et d'humanité. Qu'est-ce qui fait un être humain ? Certes, une telle question ne peut émerger que progressivement, et davantage encore les éléments de réponse, construits lors d'échanges, de débats étayés et nourris par une présentation et une étude objectivées. Ce souci de progressivité conduit à exploiter l'album de Fred

Bernard et François Roca, *Jésus Betz* (DOCS A, B, F et H), comme une œuvre-source dont l'intrigue peut être interrogée dans son rapport à une réalité passée. Œuvre de fiction qui reprend et transforme l'intrigue de *Freaks*, le film de Tod Browning (1932), *Jésus Betz* concentre des thématiques multiples aussi bien littéraires et artistiques que morales et philosophiques. La lecture de l'incipit (DOC A) permet de présenter et de situer le personnage et le contexte : une longue lettre que le héros adresse à sa mère au terme d'une succession de rencontres et d'expériences douloureuses ou heureuses. La force dramatique du récit est décuplée par l'expressivité des illustrations, qui rappellent la peinture sociale et réaliste de la fin du XIX^e siècle. Cet univers fictionnel permet d'engager un premier questionnement sur des faits réels.

Le regard crée le monstre

Des « curiosités de la nature », au XVIII^e siècle, aux films tels que *Freaks*, *Elephant Man* ou plus récemment *Vénus noire*, en passant par les contes (*Riquet à la Houppe*) et les romans (*Notre-Dame de Paris*), la liste est longue des œuvres qui mettent en scène des hommes différents parce que présentant des déformations physiques spectaculaires. Or, la force de la fiction risque de faire oublier la réalité qui, souvent, l'a inspirée.

L'évocation du destin de Saartjie Baartman (DOC C) et des exhibitions ethniques (DOC E) permet d'élargir la réflexion, d'une part en envisageant une période historique où ceux qui étaient différents étaient considérés comme inférieurs, voire, dans certains cas, plus proches de l'animal que de l'humain et, d'autre part, en s'interrogeant sur les motivations des organisateurs et du public de ces spectacles avilissants. Tout est, en effet, affaire de regard et de point de vue. S'interroger sur l'humanité de ceux que l'on exhibe comme des êtres monstrueux et anormaux, c'est s'interroger en retour sur l'humanité de ceux qui les exhibent et de ceux qui les regardent. C'est le regard qu'on porte sur l'autre qui définit son statut et le nôtre. L'Autre et son anormalité renvoient, en quelque sorte, le spectateur à sa propre monstruosité, certes moins visible puisque intérieure, mais plus néfaste.

A L'Homme-tronc

• Fred Bernard, François Roca (ill.), *Jésus Betz*, © Seuil Jeunesse, 2001.

« Prendre ses jambes à son cou. »
« Baisser les bras. »
« Prendre son pied. »
« Se tourner les pouces. »

J'ai toujours détesté ces expressions, dès mon plus jeune âge, car je n'ai jamais eu ni jambes, ni bras. Je m'appelle Jésus Betz, l'Homme-Tronc. Prénommé ainsi par Mademoiselle Betz, ma mère, le jour de ma naissance, le 24 décembre 1894, à minuit.

« P'tit bout d'vie. » « P'tit amour. » Son « P'tit Jésus » à elle était né.

Maman, voici ma vie en 33 dates qui claquent, craquent, sonnent ou grincent comme autant de vertèbres sans lesquelles je ne serais qu'une tête. Un coup de poing dans un ciel d'orage, au-dessus de ce monde de brutes. Je ne t'en veux pas, maman. Je dicte cette lettre pour toi parce qu'aujourd'hui je suis heureux et fier. Je me tiens droit comme un « i » et ma tête fait le point.

Le 13 avril 1898, tu mets au monde un deuxième enfant. Mon frère Willy qui, lui, serre ses petits poings sur un guidon invisible et pédale avec ses membres inférieurs. Le « p'tit gars » normal tant attendu. Et de père inconnu bien sûr, comme moi.

B Venue des enfers

• Fred Bernard, François Roca (ill.), *Jésus Betz*, © Seuil Jeunesse, 2001.

Le Capitaine Styx m'abandonne sur le quai du Phare-Ouest le 1^{er} novembre. Rampin-rampant, j'atteins le marché aux poissons où l'on commence à me piétiner. Une énorme poissonnière s'interpose : la belle grosse Mamamita.

Ce jour-là, maman, je découvre la tendresse et la chaleur d'un vrai lit avec Mamamita et ses 200 kilos de générosité. Je vis heureux dans ses bras confortables, qui sentent le poisson. Je lui raconte mes beaux voyages, les baleines, les îles et les requins, les tempêtes et les Indiens. Elle me prépare des plats de tomates aux oignons, à l'ail et au basilic. Mamamita n'est pas plus riche que nous, mais elle est gentille, Mamamita. [...]

En dépit de cela, le 19 novembre, j'attire sur nous des emmerdements magnifiques et des espoirs désastreux en la personne de Max Roberto. Accompagné d'un homme-tronc avec des bras. Il nous propose beaucoup d'argent pour le suivre. Trop pour que Mamamita puisse refuser une telle offre même venue droit des enfers.

L'homme-tronc à bras s'appelle Pollux.
Il vient de se faire enrôler lui aussi.

C Saartjie Baartman, la Vénus noire

• *Les Curieux en extase ou les Cordons de souliers*, 1814. Gravure, 18,5 x 27 cm. Collection privée.





D C'est mon métier !

• Manuela Salvi, Maurizio A. C. Quarello (ill.), *Le Voyage de la femme éléphant*, © Sarbacane, 2007.



Comme ils traversaient un village, Véra remarqua une petite place idéale pour présenter son spectacle. Le facteur s'improvisa vendeur de billets et le crocodile joua les videurs, heureux de pouvoir encore effrayer les gens, même sans ses dents. « Ooooooh ! Regardez comme elle est grosse ! on dirait un éléphant ! » s'exclama le public.

Et Véra dut montrer ses trois doubles mentons, ses bras aussi gros que des nouveau-nés, ses jambes aussi larges que des troncs d'arbre.

- C'est amusant, commenta le facteur, après le départ des spectateurs.
- C'est humiliant, rectifia le crocodile.
- C'est mon métier, répliqua Véra - et ainsi, chacun eut son mot à dire.

E Un zoo humain en 1931

• Didier Daeninckx, *Cannibale*, © Éditions Gallimard, 1999, coll. Folio.

Il ne faisait pas beau, le matin de l'inauguration. Le cortège officiel a effectué sa visite au pas de charge. Et comme le maréchal Lyautey s'était attardé au pavillon du Maroc, en souvenir de ses conquêtes, on a écourté la découverte du nouveau parc zoologique. Le président Doumergue avait un faible pour les pachydermes et les otaries. Il n'est même pas passé devant la fosse aux lions, le village des cannibales kanaks et le marigot des crocodiles [...] !¹

Nous avons juste eu droit à la fanfare de la garde républicaine qui a fait le tour des allées à cheval. À midi, le beau temps était revenu, et les curieux ont commencé à défiler de l'autre côté des grilles, des familles en goguette venues de toutes les provinces de France, les rangs serrés des enfants des écoles, des religieuses en cornette menées

par la mère supérieure, une délégation de saint-cyriens coiffés de leur casoar. On nous jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels... Des cailloux aussi. Les femmes dansaient, les hommes évidaient le tronc d'arbre en cadence, et toutes les cinq minutes l'un des nôtres devait s'approcher pour pousser un grand cri, en montrant les dents, pour impressionner les badauds.

Nous n'avions plus une seule minute de tranquillité, même notre repas faisait partie du spectacle. Quand les heures sonnaient au clocher de Notre-Dame de Saint-Mandé, dix d'entre nous étaient obligés, à tour de rôle, de grimper à des mâts, de courir, de ramper, de lancer des sagaies, des flèches, des javelots.

¹En réalité, les Kanaks ne sont pas exhibés à l'Exposition coloniale à Vincennes, mais dans le Jardin d'acclimatation à Paris. Didier Daeninckx a créé une unité de lieu à Vincennes pour les besoins de son roman.

F Exhibitions, humiliations

• Fred Bernard, François Roca (ill.), *Jésus Betz* © Seuil Jeunesse, 2001.

S'ensuivent des mois d'exhibition et d'humiliation, de ville en ville, dans des bars mal famés. Mamamita nous constitue une cagnotte pour partir riches, un jour...

Max Roberto nous traite comme des chiens, dans la crasse et la peur. Il devient violent dès qu'on discute ses ordres.

Il oblige Mamamita à engloutir des tonnes de nourriture afin qu'elle grossisse encore et encore, pour le spectacle !

Nous sympathisons avec Pollux le 23 novembre.

Tous les soirs, le corps énorme de Mamamita m'engloutit et, au matin, miraculeusement, il me restitue intact à la vie, réconforté.

Mais le 3 mars 1918, à l'aube, les douces chairs de Mamamita se refroidissent lentement et me glacent le sang. La mort trouve facilement celui qui est trop gros, même s'il se cache dans l'ombre.

Tout s'effondre autour de moi, encore une fois. Je ne supporte plus les rires et les insultes des spectateurs voyeurs et cracheurs. Je voudrais devenir aveugle comme la femme-taupe, aussi sourd que l'homme-pot, et puis mourir, maman.

Heureusement, il y a Pollux.



G Des gens comme nous

• *Ibid.*



H C'est la révolution

• *Ibid.*

Je suis tombé amoureux de Suma Katra le 1^{er} mars 1919 à minuit une.

« Pollux, il faut absolument que je lui parle !

Il réplique gravement :

- Elle ne te répondra pas, Jésus.

- Mais je DOIS lui parler !

- Suma Katra est muette, Jésus. Elle est restée sans voix depuis qu'un magicien lui a brisé le cœur... »

Le soir même, Pollux accepte de me déposer au pied de la roulotte de Suma Katra et par discrétion s'éclipse aussitôt.

Ma voix s'élève doucement, haute et claire dans la nuit étoilée. Je chante mon Amour. Suma Katra l'entend, l'écoute et vient le cueillir furtivement, comme par magie. Elle m'invite dans sa roulotte.

Toute la nuit, je lui chante ma vie tantôt gaie, souvent triste. Suma Katra tourne autour de moi, c'est la révolution.

Le 3 mars au matin, nous savons que nous allons vivre ensemble. Ça ne s'explique pas, maman. Avec ses yeux et ses

mains, Suma Katra a su me dire les mots que j'attendais et qu'aucunes lèvres n'ont jamais prononcés.

Pollux réunit ceux du « quartier des monstres » et leur expose le problème le 5 mars. Tout le monde est formel, ni le directeur, ni les trapézistes, ni personne n'acceptera l'inconcevable. [...] Les autres le savent bien, on ne mélange pas les « normaux » et les « monstres » dans ce cirque. [...]

C'est à Suma Katra que je dicte cette lettre aujourd'hui.

Je suis heureux, maman, sans toutefois avoir pu te serrer dans mes bras, ni toi, ni Mamamita, ni Suma Katra. Sans avoir pu donner de coups de pied ou de poing à tous ceux qui l'auraient mérité.

Je suis heureux. Toutefois, je le serai plus encore, maman, quand Willy et toi viendrez nous voir jouer à New York. Voici de l'argent pour le voyage et deux billets de premier rang pour le 17 juillet 1921. Une date très importante pour moi, maman.

Jésus Betz

>> ACTIVITÉS

1 Infirm et esclave | docs A et B

- Qui est le narrateur de l'histoire des **DOCS A** et **B** ?
- Sous quelle forme ce narrateur raconte-t-il son histoire ? À qui ce texte s'adresse-t-il ?
- Quelles sont les particularités de ce personnage ?
- Qu'est-ce que le Styx dans la mythologie ?
- Quels renseignements ce nom nous donne-t-il sur le personnage qui le porte ?

2 Comme au zoo... | docs C à E

- Décris les spectateurs du **DOC C**.
- Écris à l'intérieur d'une bulle ce que pourrait penser la jeune femme exposée sur le socle.
- Recherche dans ce *TDC* (pp. 22-23) des informations sur la vie de Saartjie Baartman.
- Que représente l'image du **DOC D** ? Quel est le point de vue choisi par l'illustrateur ?
- Que penses-tu des spectateurs ? Quelle conclusion peux-tu en tirer ?
- Dans le texte du **DOC D**, qu'est-ce qui semble « amusant » au facteur et « humiliant » au crocodile ? Quel est ton avis ?
- Où se déroule l'action du **DOC E** ? En quelle année ?
- Qui raconte ce récit ? Justifie ta réponse.
- Quelle est le pays d'origine des Kanaks ? Sont-ils cannibales ? Pourquoi alors un tel titre ?
- Fais des recherches pour savoir si ce récit s'inspire de faits authentiques.
- Relève dans le texte les mots et les expressions qui montrent que les Kanaks sont traités comme les animaux d'un zoo.
- Dessine la scène où les curieux viennent voir les Kanaks.

3 Infirmité et affirmation de soi | docs F à H

- Où se passe la scène du **DOC F** ?
- Qualifie les expressions des regards des deux personnages en bas à gauche de l'image.
- Quels sont les éléments éclairés ? Quel effet cet éclairage produit-il ?
- Quelles phrases du texte du **DOC F** correspondent à cette image ?
- Quel moment de l'histoire illustre l'image du **DOC G** ?
- Décris les personnages qui entourent Jésus Betz et les expressions de leurs regards.
- Recopie les dates mentionnées dans le **DOC H** et les événements qui leur correspondent. Souligne en vert ce qui est arrivé à Jésus Betz et en bleu les événements historiques. Pourquoi le narrateur utilise-t-il ces dates dans la lettre à sa mère ?
- Explique pourquoi les mots « normaux » et « monstres » sont écrits entre guillemets dans le **DOC H**.

4 Vive la diversité !

- Liste les différences physiques entre individus qui te viennent à l'esprit. D'où viennent ces différences ?
- Choisis-tu tes camarades selon leur apparence extérieure ? Pourquoi ?
- Donne des exemples d'activités sportives, professionnelles ou artistiques où la diversité est présentée comme utile, voire nécessaire.
- As-tu été déjà témoin de moqueries sur le physique ou les vêtements de quelqu'un ? Selon toi, quelles raisons peuvent pousser un groupe à rire d'une personne « différente » ?
- Rédige en quelques lignes ton autoportrait caricatural, en exagérant certains traits de ton physique et de ton caractère.

SÉQUENCE PÉDAGOGIQUE 2

PRATIQUES ARTISTIQUES ET HISTOIRE DES ARTS / CYCLE 3

> PAR JOËLLE POITRAL, PROFESSEURE D'ARTS PLASTIQUES

Images et mirage de l'Autre

Place dans les programmes

PRATIQUES ARTISTIQUES ET HISTOIRE DES ARTS

Arts visuels • Observer les détails fournis par des images pour repérer différents types de représentation de la réalité. S'approprier des codes de représentation utilisés dans l'image publicitaire. Établir des liens sensibles entre images et éléments naturels pour comprendre la vision simplificatrice de l'Autre. Produire une mise en œuvre personnelle.

Objectifs et démarche

Une construction mentale du monde

Les documents montrent des mises en scène où chaque personnage est le figurant d'une altérité, le stéréotype d'un groupe humain. Un stéréotype est le moyen d'expression simplificateur de l'altérité qu'il met en évidence. Cette différence – avérée ou supposée – concerne un aspect physique ou mental, un rituel, un comportement, un trait de caractère, un statut social, un langage, etc. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'affiche publicitaire utilise des stéréotypes de groupes humains pour asseoir l'idée de la supériorité identitaire du public auquel elle s'adresse ou pour faire de la singularité de l'Autre un argument utile à la vente d'un produit. Les documents choisis ici permettent de rendre accessibles aux élèves certains clichés et stéréotypes et d'en faire l'analyse.

Dès le début du XIX^e siècle, les puissances occidentales diffusent l'idée de la supériorité intellectuelle du « Blanc » (ou celle des Japonais au sein de l'empire colonial en Asie), lequel aurait le devoir moral d'élever l'humanité vers la

civilisation. Avec l'empire colonial français, cette idée façonne le regard porté sur « l'indigène » et favorise sa mise à distance idéologique à travers le vocable de « la différence ». L'imagerie le représente comme un anonyme, sans identité et sans histoire personnelle ; une frontière invisible est tracée entre ce sujet de l'empire et le modèle civilisé. Des millions de visiteurs se presseront dans les « zoos humains » pour voir « d'authentiques spécimens » validés par le monde scientifique. Puis l'imaginaire populaire se chargera de construire des clichés : le courageux bon sauvage, le mangeur de chair humaine, l'indigène à la musculature puissante, etc. À ces fantasmes s'ajouteront des stéréotypes raciaux diffusés par des écrits, des dessins satiriques, des publicités, des affiches, des photographies, des cartes postales...

De l'exhibition dans nos pratiques culturelles

Cette culture de la différence a touché le monde rural de nos provinces, comme en témoigne le mépris des bourgeois pour les paysans qu'ils considèrent comme incultes, « ces fils des champs, plus proches des bêtes », écrivait Guy de Maupassant bien avant la naissance de Bécassine, héroïne d'une bande dessinée parue en 1905 dans *La Semaine de Suzette*. Ce personnage, représenté sans bouche, deviendra le stéréotype – aujourd'hui sympathique – d'une paysanne bretonne qui a quitté son village de Clocher-les-Bécasses pour venir à Paris se faire employer comme domestique.

Mais la page des exhibitions est-elle définitivement tournée ? L'altérité dans l'ethnicité est un produit exotique qui se vend bien. Sous couvert d'authenticité des pratiques culturelles, des pays sont présentés au travers du filtre de nos attentes et de nos préjugés. Les catalogues de voyage reconstruisent un âge d'or mythique où les cultures ancestrales estompent la réalité et l'évolution de ces sociétés. L'exhibition de l'Autre se manifeste aussi dans le sensationnel (les exploits sportifs, le sublime (la beauté), l'authentique (la télé-réalité) ou le démoniaque (les faits divers ; les séries policières) à la télévision, dans la presse, la publicité, le monde des arts et du spectacle.



A Le Sorcier

● Image publicitaire pour le radiateur Le Sorcier, 1928.



B Banania

● Charles Tichon, premier emballage du produit Banania, 1914.



D Imagerie régionale

● Carte postale de Vendée, 1978.



C Bon savon

● Étiquette publicitaire pour le savon à barbe Piver, vers 1830.



E Femmes d'ailleurs

● Eugène Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, 1834. Huile sur toile, 2,29 x 1,80 m. Paris, musée du Louvre.





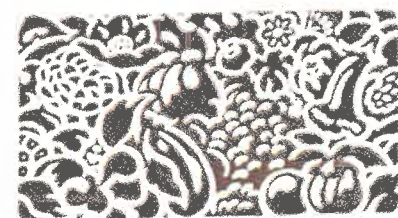
F L'Exposition coloniale

• Affiche créée en 1928. Deuxième prix du concours de l'affiche pour l'Exposition coloniale de 1931.

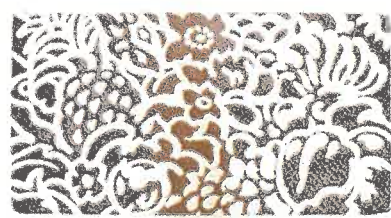
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE



PARIS
1931



IMP. DE VAUGHARD - PARIS - 1928

J. de la Nézière

>> ACTIVITÉS

1 Publicité et exotisme | docs A à C

- Liste les personnages, paysages, objets qui composent chacun des **DOCS A, B et C**. Classe-les selon qu'ils évoquent l'Europe, l'Afrique ou les Antilles.
- Quels produits sont mis en valeur sur ces trois documents ? Quelle est la fonction de ce type d'images ?
- En quoi le produit du **DOC A** est-il différent des deux autres ?
- De quand datent ces affiches ?
- À ton avis, ces affiches représentaient-elles vraiment la réalité ?
- Cherche dans le dictionnaire le sens du mot « stéréotype ». Selon toi, les images des documents montrent-elles des stéréotypes ? Pourquoi ?
- Recherche dans des magazines des publicités qui reposent, encore aujourd'hui, sur des stéréotypes (hommes/femmes, origines sociale, régionale, ethnique, etc.).

2 Tourisme et exotisme | doc D

- Décris les personnages du **DOC D**. Qu'ont-ils de particulier ?
- De quand date cette carte postale ? De quel pays et de quelle région provient-elle ?
- Selon toi, les enfants s'habillaient-ils ainsi en Vendée à cette époque ?
- Dans des catalogues de voyage, relève des éléments destinés à faire rêver les touristes à des pays lointains.
- Imagine sur ce modèle une page présentant ton quartier, ta ville ou ta région. Que mettrais-tu en valeur (lieux à visiter, cuisine, sport, etc.) ? Dessine ou découpe ces éléments dans des brochures. Dessine-toi dans une situation de ta vie quotidienne. Présente le tout avec un titre.

3 Un détail qui fait toute une histoire ! | docs E et F

- À quels genres différents d'images appartiennent les **DOCS E et F** ?
- Repère les objets représentés dans le **DOC E**. À quelles cultures peux-tu les associer ?
- Choisis l'un des personnages des **DOCS E et F** et dessine plusieurs scènes de sa vie à la manière d'une bande dessinée. Tu peux aussi le façonner en pâte à modeler. Fais-le tenir debout, puis habille-le à l'aide de tissus. Fabrique les ustensiles avec des matériaux récupérés (plastique, bûchette, laine, etc.). Pour le décor du fond, place derrière lui une image découpée dans un magazine. Photographie-le chaque fois que tu le déplaces.

4 Du personnage à la personne | doc F

- Décris cette image.
- Pour quel événement a-t-elle été créée ? En quelle année ?
- Ces personnages représentent des peuples vivant dans des pays différents. Essaie de montrer que l'on veut résumer chaque colonie à un « type de population ».
- Que portent les trois personnages au premier plan ? Selon toi, s'agit-il d'objets personnels ou de symboles ? (Cherche le sens de ce mot dans le dictionnaire.)
- Quels symboles vestimentaire et alimentaire sont fréquemment associés aux Français ? Cela correspond-il selon toi à la réalité ?
- Choisis l'un de ces trois personnages. Donne-lui un nom, une famille, un lieu de vie, une activité, et décris sa vie quotidienne en quelques lignes. Essaie de sortir des généralités et de lui donner une vraie personnalité.



Représentations du « sauvage »

Place dans les programmes

Cette séquence trouve sa place dans les programmes de collège ou de lycée en **histoire** dans le cadre de l'étude du **phénomène colonial** mais également en **éducation civique** pour ce qui touche l'**égalité et les discriminations**.

HISTOIRE

Les colonies (thème 4, classe de 4^e).

Colonisation et décolonisation (thème 4, classes de 1^{res} L et ES).

ÉDUCATION CIVIQUE

Des êtres humains, une seule humanité (thème 1, classe de 5^e). Différents mais égaux, égalité de droits et discriminations.

Objectifs et démarche

C'est entre girafes, autruches, éléphants, crocodiles, singes et autres « merveilles » d'une nature réinventée que les visiteurs viennent découvrir en Europe et en Amérique des « hommes » aux mœurs bizarres et aux rites quelque peu étranges et effrayants. Fascinants ou repoussants, ces êtres humains exhibés en France dès le début du XIX^e siècle, avec la Vénus hottentote, ont marqué l'histoire de la colonisation.

De fait, les programmes scolaires n'accordent aujourd'hui que peu de place à l'impact de la colonisation sur la métropole et donc sur les Français, alors même que celle-ci a marqué l'histoire de France économiquement, politiquement mais aussi culturellement. L'histoire de ces exhibitions ethnologiques aborde la mise en spectacle de l'Autre, les lieux de présentation, leur statut dans l'imaginaire, la distance instaurée par le regard. Elle permet également de saisir l'une des facettes de la construction des identités nationales européennes en cette fin du XIX^e siècle. Ces exhibitions donnent par ailleurs une « réalité », tout au moins ressentie comme telle à l'époque, à la supériorité du « civilisé » sur le « sauvage » et donc au discours racial alors en construction.

Ainsi, l'immense majorité des Européens et des Français en particulier connurent leurs premiers contacts avec les populations « exotiques » – bientôt majoritairement coloniales – à travers des enclos, palissades ou grillages qui les séparaient de ces « sauvages ». Le « sauvage » existe, il convient dès lors de l'« apprivoiser », de le « civiliser », d'où ce rapprochement volontaire entre l'homme et l'animal, processus d'infériorisation de l'Autre. Le projet colonial s'inscrit dans cette volonté uniformisatrice de remodeler le monde à son image sous prétexte de « mission civilisatrice ».

Dans les documents proposés, le différencialisme raciste n'a, en quelque sorte, pas besoin d'être explicité, la mise en scène se suffit à elle-même et fait passer, bien plus efficacement parce que souterrainement, le principe racialisant qui la fonde. Cela était d'ailleurs d'autant plus efficace que ces spectacles étaient « divertissants », qu'ils aient lieu au Jardin zoologique d'acclimatation de Paris, au Bois de Boulogne, aux Folies-Bergère ou au Champ-de-Mars, dans les grandes Expositions universelles ou dans les villages itinérants qui parcouraient les villes moyennes.

La confrontation de ces documents essentiellement iconographiques mais aux supports variés – vignette publicitaire (DOC A), affiche (DOC B), cartes postales (DOC D) – et d'extraits d'articles de presse (DOC E) doit permettre aux élèves de comprendre le discours justificatif de la colonisation. Cet ensemble documentaire doit également amener les élèves à développer leur esprit critique en abordant la construction d'images de l'« Autre », les stéréotypes et le racisme. Il s'agit de les conduire à un véritable travail sur le regard, ce ressort essentiel dans la formation de l'esprit critique.

SAVOIR +

● BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine. *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*. Paris : La Découverte, 2004.

● DAUPHINÉ Joël. *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931 : de la case au zoo*. Paris : L'Harmattan, 1998.

● DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine. *L'illusion coloniale*. Paris : Tallandier, 2006.

A Une visite au zoo

● Chromolithographie publicitaire pour le chocolat Gourmet, 1895.





B Les « villages noirs »

DOC B1 • Exposition de Poitiers, 1899, in *Le Patriote du Poitou*, 23 juin 1899, cité par Jean-Michel Bergougnou, Rémi Clignet, Philippe David, « Villages noirs » et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940), © Karthala, 2001.

Cent dix Soudanais du plus beau noir, de la plus belle prestance, transporteront le visiteur en pleine Afrique. [...] De plus, ils sont polis et propres, chose rare ! Ils sont gais et affables, doucement familiers, en grands enfants qu'ils sont ; les femmes sont douces et actives, et considérées par leurs époux, chose encore plus rare [...]. La foule s'y presse curieuse, bienveillante, caressant les enfants, nouant des relations amicales avec les nègres et les négresses bien vite apprivoisés.

DOC B2 • « Villages noirs » de Nogent, 1907, in Auguste Terrier, *Journal des voyages*, 1907.

L'Afrique occidentale a constitué le groupement de ses populations en trois campements, les Sénégalais-Soudanais recrutés de Dakar au Niger [...], les Sous-sous de la Guinée française et les Dahoméens. Chacun de ces campements a amené avec lui les animaux employés aux cultures. Bœufs et moutons, zèbres et chèvres, rivalisent de bruit dans la ferme soudanaise. Ce groupe d'indigènes est particulièrement nombreux : il comprend plus de vingt couples. Tous représentent des corps de métiers et vous y voyez à l'ouvrage : les bijoutiers du Niger, les teinturiers, les tresseurs de hamacs, les sculpteurs de calabasses, etc. Naturellement, les griots améutent le public par leurs chansons un peu monotones et plus encore les joueurs de balafons par leur bruit assourdissant. Causez un instant avec eux et vous vous amusez de leur idiome « petit noir » moitié français et moitié africain, et de leur grand rire d'enfant.

C Exposition coloniale de Paris, 1906

**GRAND PALAIS
DES CHAMPS-ÉLYSÉES
EXPOSITION
COLONIALE
DE PARIS**
JUILLET 1906 NOVEMBRE
FESTIVAL : TOUS LES VENDREDIS
ATTRACTIONS :
VILLAGE D'EXTRÊME-ORIENT
GRANDE PAGODE CHINOISE
PARC D'AUTRUCHES
THÉÂTRES INDIGÈNES
DANSES EXOTIQUES
CINÉMATOGRAPHE
(Scènes de la Vie Coloniale)
SALON COLONIAL DES BEAUX-ARTS
(Peinture et Sculpture)
etc etc etc

D Le regard sur l'Autre

DOC D1 • Jardin d'acclimatation, groupe de jeunes Achantis, 1903. Vues stéréoscopiques de Julien Damoy. Carte postale.



6 PARIS — Jardin d'Acclimatation
Groupe de jeunes Achantis

Héliotypie E. Le Deley, Paris

Série N° 6

Vues Stéréoscopiques Julien Damoy

DOC D2 • Jardin d'acclimatation, Village achanti, l'école, 1897. Carte postale.

JARDIN D'ACCLIMATATION

*Ma chère Yvette
je te remercie
bien de ta carte
postale et de
ton œuf de
Pâques en
savon*

*quoique je me suis tout de suite aperçue
que c'était en savon mais ça m'a fait
beaucoup de plaisir quand même*

Phototypie Pierre Colman, Paris

VILLAGE ACHANTI — L'ÉCOLE

>> ACTIVITÉS

1 Décrypter une image

docs **A**, **C** et **D**

- Indiquez la nature de chacun de ces trois documents.
- Décrivez leurs sujets. Détaillez les éléments qui composent les scènes (personnes, tenue vestimentaire, objets, décors, etc.) et précisez leur position (premier ou second plan, arrière-plan). Où ces scènes se déroulent-elles ? En quoi est-il important d'identifier les lieux pour comprendre les documents ?
- Dans le **DOC A**, montrez ce qui différencie les personnages. Quel élément accentue la différence ? Pourquoi tient-il une place si importante dans l'image ? Quel geste semble rapprocher les personnages ? Est-ce vraiment le cas ? Justifiez votre réponse.
- Dans le **DOC B1**, quel élément renforce la distance entre les personnages ? À quel lieu cela vous fait-il penser ? Pourquoi ?
- Dans le **DOC B2**, quel élément semble instaurer une distance entre les personnages ? Pourquoi la représentation d'une école peut-elle renforcer l'idée de supériorité des uns sur les autres ? Justifiez votre réponse.
- Remplissez le tableau ci-dessous et montrez les liens entre ces documents :

	Nature des documents	Sujet/thème (qui regarde ?, qui est regardé ?, etc.)	Points communs	Différences
A				
C				
D1				
D2				

2 Points de vue de la presse

doc **B**

- Indiquez la nature des documents. De quels événements s'agit-il ? Quel est le terme commun aux **DOCS B1** et **B2** pour décrire les Africains ? D'après vos connaissances, pourquoi ce terme est-il utilisé ?
- Dans le **DOC B1**, où se situe la scène ? Où les visiteurs sont-ils censés être transportés ? En quels termes sont décrits les « villages noirs » ? En quoi sont-ils dégradants malgré les apparences ? Quelle est l'attitude de la foule ? Relevez les deux termes qui relèguent les Africains au rang d'animaux.
- Relevez dans le **DOC B2** les éléments qui indiquent que les organisateurs ont souhaité reconstituer un village africain prétendument traditionnel. Pourquoi, selon vous, y présente-t-on un ensemble de métiers ? Quelle vision des Africains exhibés les visiteurs sont-ils supposés avoir ?

3 Développer l'esprit critique

docs **A** à **D**

- En vous appuyant sur ce qui précède, expliquez pourquoi on peut utiliser l'expression « zoos humains » au sujet de ces exhibitions.
- D'après vous, le fait que la France possède des colonies ou veuille agrandir encore son domaine colonial à cette période a-t-il influencé l'élaboration de ces documents ? Justifiez votre réponse.
- Indiquez brièvement l'importance de ces documents dans la construction du regard des Français envers les populations colonisées.
- Quelle importance accordez-vous au regard que chacun porte sur autrui aujourd'hui ? Justifiez votre réponse.

SÉQUENCE PÉDAGOGIQUE 4

LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ-FRANÇAIS/2^{de} - 1^{re}

> PAR FANNY GAYON, PROFESSEURE DE FRANÇAIS ET D'HISTOIRE DES ARTS

Nous et les autres

Place dans les programmes

Cette séquence pédagogique correspond à plusieurs entrées du programme de **français au lycée**.

La question du regard occidental sur le « sauvage » ou le « barbare » peut être abordée en **2^{de}** dans le cadre de **l'enseignement d'exploration « littérature et société »**, plus particulièrement au sein du chapitre intitulé « **Regards sur l'autre et sur l'ailleurs** » : « Au-delà de la découverte de la diversité humaine, dont cet enseignement doit être l'occasion pour les élèves, on les amène à réfléchir sur le sens même de la relation à l'autre, et sur la manière dont elle change celui qui s'y expose. On aborde ainsi concrètement les notions de regard éloigné, d'altérité et d'identité culturelle, de patrimoine. »

En **1^{re}**, la séquence s'inscrit dans l'objet d'étude « **la question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du xvi^e siècle à nos jours** ».

Objectifs et démarche

On se propose ici d'aborder la question de la relation de l'Occidental au « sauvage », depuis la découverte, avec celle du Nouveau Monde, d'une altérité insoupçonnée, jusqu'aux théories raciales du xix^e siècle, fondements pseudoscientifiques des expositions coloniales et des zoos humains, puis du racisme d'État nazi dans les années 1930-1940.

On étudiera les six extraits du corpus selon les attitudes théoriques qu'ils dessinent : la première, **relativiste**, consiste d'abord, comme chez Michel de Montaigne (**DOC A1**), Jean de La Bruyère (**DOC A2**), mais aussi Claude Lévi-Strauss (**DOC B**) à retourner le qualificatif de « barbare » ou de « sauvage »

contre celui qui l'emploie et qui se comporte précisément comme celui qu'il dénonce. Mais elle pointe également l'aveuglement ethnocentrique qui empêche de voir ce qu'il y aurait à apprendre de l'« autre ». On voit naître ainsi chez Montaigne le thème, qui aura le succès que l'on sait au xviii^e siècle, du « bon sauvage », proche de l'état de nature, et en cela modèle possible pour l'Occidental.

Une deuxième attitude, **universaliste**, tend à nier – ou à minimiser – les différences au profit de l'affirmation d'une unité profonde de l'espèce humaine. Elle se manifeste surtout ici chez Condorcet (**DOC B**), pour qui, si le sauvage en tant qu'homme doit être respecté, sa « sauvagerie » doit être civilisée, non par la force mais par la pédagogie. La civilisation occidentale, parce qu'elle a fait le choix de la liberté et de la raison, possède une supériorité et une avance pour ainsi dire provisoires qui l'autorisent, et même l'obligent, à éclairer les peuples « arriérés », non pour les opprimer et les exploiter, comme l'ont fait les colonisateurs, mais pour les émanciper.

À l'inverse, le **différentialisme** postule des différences irréductibles. Il peut être relativiste dès lors qu'il n'en déduit aucune hiérarchie. Mais le plus souvent il se double d'un **racisme** affirmant l'existence de « races supérieures » et de « races inférieures ». Cette conception, exprimée par Voltaire (**DOC C1**) et par Joseph-Arthur de Gobineau (**DOC C2**), s'oppose à la fois à l'universalisme chrétien de saint Paul et de saint Augustin et à l'anthropologie évolutionniste de Buffon et de Darwin.

Enfin, dans l'extrait de *Race et Histoire* (**DOC D**), Lévi-Strauss réfute la double impasse de l'universalisme (qui nie les différences, donc l'altérité) et du différentialisme (qui exclut et déshumanise l'« autre »). Mais il récuse également le compromis du « faux évolutionnisme » qui voudrait que la diversité s'explique par les positions différentes des uns et des autres sur une même échelle de l'évolution.

L'analyse de ces textes sera l'occasion d'étudier les procédés argumentatifs qui y sont mis en œuvre. Elle sera utilement complétée par une iconographie témoignant du regard porté sur le « sauvage », dont ce numéro fournira de nombreux exemples.



A Le barbare, c'est l'autre

DOC A1 • Michel de Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre xxxi, « Des cannibales », 1570-1588.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu.

DOC A2 • Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, « Des jugements », 1688.

Si les ambassadeurs des princes étrangers étaient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière, et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paraît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares ; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste et toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat, grossiers et dont la rusticité est héréditaire. [...]

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

B Éclairer, civiliser, émanciper...

• Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1793-1794.

Alors les Européens, se bornant à un commerce libre, trop éclairés sur leurs propres droits pour se jouer de ceux des autres peuples, respecteront cette indépendance, qu'ils ont jusqu'ici violée avec tant d'audace. Leurs établissements, au lieu de se remplir de protégés des gouvernements qui, à la faveur d'une place ou d'un privilège, courent amasser des trésors par le brigandage et la perfidie, pour revenir acheter en Europe des honneurs et des titres, se peupleront d'hommes industriels, qui iront chercher dans ces climats heureux l'aisance qui les fuyait dans leur patrie. La liberté les y retiendra, l'ambition cessera de les rappeler, et ces comptoirs de brigands deviendront des colonies de citoyens qui répandront, dans l'Afrique et dans l'Asie, les principes et l'exemple de la liberté, les lumières et la raison de l'Europe. À ces moines, qui ne portaient chez ces peuples que de honteuses superstitions, et qui les révoltaient en les menaçant d'une domination nouvelle, on verra succéder des hommes occupés de répandre, parmi ces nations, les vérités utiles à leur bonheur, de les éclairer sur leurs intérêts comme sur leurs droits. Le zèle pour la vérité est aussi une passion, et il doit porter ses efforts vers les contrées éloignées, lorsqu'il ne verra plus autour de lui de préjugés grossiers à combattre, d'erreurs honteuses à dissiper.

Ces vastes pays lui offriront ici des peuples nombreux, qui semblent n'attendre, pour se civiliser, que d'en recevoir de nous les moyens, et de trouver des frères dans les Européens, pour devenir leurs amis et leurs disciples ; là, des nations asservies sous des despotes sacrés ou des conquérants stupides, et qui, depuis tant de siècles, appellent des libérateurs ; ailleurs, des peuplades presque sauvages, que la dureté de leur climat éloigne des douceurs d'une civilisation perfectionnée, tandis que cette même dureté repousse également ceux qui voudraient leur en faire connaître les avantages ; ou des hordes conquérantes, qui ne connaissent de loi que la force, de métier que le brigandage. Les progrès de ces deux dernières classes de peuples seront plus lents, accompagnés de plus d'orages ; peut-être même que, réduits à un moindre nombre, à mesure qu'ils se verront repoussés par les nations civilisées, ils finiront par disparaître insensiblement, ou se perdre dans leur sein.

C Rien de commun

DOC C1 • Voltaire, *Essais sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756.

Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui, en passant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un Nègre disséqué par le célèbre Ruysch. Tout le reste de cette membrane fut transporté par Pierre le Grand dans le cabinet des raretés, à Pétersbourg. Cette membrane est noire ; et c'est elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, et permettre à la graisse, échappée de ses cellules, de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence mettent entre eux et les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres et des Nègresses, transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce, et que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un Noir et d'une Blanche, ou d'un Blanc et d'une Noire.

Les Albinos sont, à la vérité, une nation très petite et très rare : ils habitent au milieu de l'Afrique, leur faiblesse ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent, cependant les Nègres en attrapent quelquefois, et nous les achetons d'eux par curiosité : j'en ai vu deux, et mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des Nègres nains, dont une espèce de lèpre blanchit la peau, c'est comme si l'on disait que les Noirs eux-mêmes sont des Blancs que la lèpre a noircis. Un Albinos ne ressemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre ; rien d'incarnat, nul mélange de blanc et de brun ; c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux, leurs sourcils, sont de la plus belle et de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles ; et ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole et de la pensée dans un degré très éloigné du nôtre. Tels sont ceux que j'ai vus et examinés.

DOC C2 • Joseph-Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1853-1855.

J'ai montré la place réservée qu'occupe notre espèce dans le monde organique. On a pu voir que de profondes différences physiques, que des différences morales non moins accusées, la séparaient de toutes les autres classes d'êtres vivants. Ainsi mise à part, je l'ai étudiée en elle-même, et la physiologie, bien qu'incertaine dans ses voies, peu sûre dans ses ressources, et défectueuse dans ses méthodes, m'a néanmoins permis de distinguer trois grands types nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc.

La variété mélanienne est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. Ce n'est cependant pas une brute pure et simple, que ce nègre à front étroit et fuyant, qui porte, dans la partie moyenne de son crâne, les indices de certaines énergies grossièrement puissantes. Si ces facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. Plusieurs de ses sens sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races : le goût et l'odorat principalement. [...]

La race jaune se présente comme l'antithèse de ce type. Le crâne, au lieu d'être rejeté en arrière, se porte précieusement en avant. Le front, large, osseux, souvent saillant, développé en hauteur, plombe sur un faciès triangulaire, où le nez et le menton ne montrent aucune des saillies grossières et rudes qui font remarquer le nègre. [...] En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond ; amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. [...]

Viennent maintenant les peuples blancs. De l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique ; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes ; une persévérance qui se rend compte des obstacles et trouve, à la longue, les moyens de les écarter ; avec une plus grande puissance physique, un instinct extraordinaire de l'ordre, non plus seulement comme gage de repos et de paix, mais comme moyen indispensable de conservation, et, en même temps, un goût prononcé de la liberté, même extrême ; une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs.



D Pour une diversité dynamique

• Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, © Unesco, 1952, pour *Race et Histoire*, rééd. 1987 et © Éditions Denoël, 1967.

On voit donc que la notion de la diversité des cultures humaines ne doit pas être conçue d'une manière statique. Cette diversité n'est pas celle d'un échantillonnage inerte ou d'un catalogue desséché. [...] Elle est moins fonction de l'isolement des groupes que des relations qui les unissent.

Et pourtant, il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale. [...]

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. [...] Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. [...]

Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes, n'a pas besoin d'être discuté puisque cette brochure en constitue précisément la réfutation. Il suffira de remarquer ici qu'il recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain – l'histoire récente le prouve – qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village... [...]

En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Sans doute les grands systèmes philosophiques et religieux de l'humanité – qu'il s'agisse du bouddhisme, du christianisme ou de l'islam, des doctrines stoïcienne, kantienne ou marxiste – se sont-ils constamment élevés contre cette aberration. Mais la simple proclamation de l'égalité naturelle entre tous les hommes et de la fraternité qui doit les unir, sans distinction de races ou de cultures, a quelque chose de décevant pour l'esprit, parce qu'elle néglige une diversité de fait, qui s'impose à l'observation et dont il ne suffit pas de dire qu'elle n'affecte pas le fond du problème pour que l'on soit théoriquement et pratiquement autorisé à faire comme si elle n'existait pas. [...]

Pris entre la double tentation de condamner des expériences qui le heurtent affectivement, et de nier des différences qu'il ne comprend pas intellectuellement, l'homme moderne s'est livré à cent spéculations philosophiques et sociologiques pour établir de vains compromis entre ces pôles contradictoires, et rendre compte de la diversité des cultures tout en cherchant à supprimer ce qu'elle conserve pour lui de scandaleux et de choquant.

Mais, si différentes et parfois si bizarres qu'elles puissent être, toutes ces spéculations se ramènent en fait à une seule recette, que le terme de *faux évolutionnisme* est sans doute le mieux apte à caractériser. En quoi consiste-t-elle ? Très exactement, il s'agit d'une tentative pour supprimer la diversité des cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement. Car, si l'on traite les différents états où se trouvent les sociétés humaines, tant anciennes que lointaines, comme des *stades* ou des *étapes* d'un développement unique qui, partant du même point, doit les faire converger vers le même but, on voit bien que la diversité n'est plus qu'apparente. L'humanité devient une et identique à elle-même ; seulement, cette unité et cette identité ne peuvent se réaliser que progressivement et la variété des cultures illustre les moments d'un processus qui dissimule une réalité plus profonde ou en retarde la manifestation.

>> ACTIVITÉS

1 La critique de l'ethnocentrisme

docs A, B et D

- Repérer, dans les **docs A1, A2, B et D**, les passages qui retournent les termes de « barbare » ou de « sauvage » contre ceux qui les emploient. Dégagez les arguments qui justifient ce renversement.
- Dans le **doc A1**, quelle attitude des Occidentaux Montaigne critique-t-il ? Quelles tournures grammaticales et stylistiques emploie-t-il à cet effet ?
- Quels reproches Condorcet adresse-t-il aux colonisateurs ? Dans quel autre texte du corpus documentaire trouve-t-on ces mêmes reproches ?
- Relevez dans le **doc D** les passages où Lévi-Strauss décrit à son tour le rejet de l'autre. S'agit-il selon lui d'une attitude typiquement occidentale ?

2 Le regard sur l'autre

docs A à C

- Comment Montaigne (**doc A1**) caractérise-t-il les « sauvages » ? En quoi selon lui sont-ils dignes d'éloge ?
- Selon vous, dans le **doc A2**, La Bruyère insiste-t-il plutôt sur ce qui nous distingue des étrangers ou sur ce qui nous est commun ? Justifiez votre réponse.
- Dans le **doc B**, comment Condorcet explique-t-il le « retard » des sauvages ? Dans quel autre texte du corpus cette explication est-elle rejetée ?
- Comparez le propos de Montaigne (**doc A1**) à celui de Condorcet (**doc B**) : qu'ont-ils en commun ? Qu'est-ce qui les distingue ?
- Que pensez-vous de l'énumération des « races » entièrement différentes faite par Voltaire (**doc C1**) ? Quelle est la fonction du troisième paragraphe ? En quoi annonce-t-il l'approche de Gobineau (**doc C2**) ?
- Sous quels aspects Voltaire et Gobineau décrivent-ils les différentes « races » ? Montrez comment tous deux superposent description et jugement.
- Quelle tonalité Gobineau cherche-t-il à donner à son propos ? Par quels moyens stylistiques ?

3 La triple critique de Lévi-Strauss

doc D

- Quand Claude Lévi-Strauss a-t-il écrit *Race et Histoire* ? Selon vous, en quoi le contexte a-t-il pu jouer dans la rédaction de cet ouvrage ? Pourquoi ?
- Lévi-Strauss était ethnologue. Dites ce que, selon vous, cette information apporte à la lecture du texte.
- Quelle idée de Montaigne rejette-t-il ? Résumez son argumentation.
- Quelle autre attitude dénoncée par Lévi-Strauss manifeste le texte de Condorcet (**doc B**) ? Justifiez votre réponse.
- Où et comment Lévi-Strauss analyse-t-il la position de Voltaire et de Gobineau ? Prend-il la peine de la réfuter ici ? Pourquoi ?
- En résumé, à quelle triple réfutation se livre Lévi-Strauss dans ce livre ? Que propose-t-il en contrepoint ? Sur quel aspect insiste-t-il ? Comment s'efforce-t-il de concilier diversité et universalité ?

1 OUVRAGES GÉNÉRAUX

- **BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal.** *De l'indigène à l'immigré.* Paris : Gallimard, 2007. 127 p. (coll. Découvertes).
- **BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine** (sous la dir. de). *Zoos humains et exhibitions coloniales : 150 ans d'invention de l'Autre.* Paris : La Découverte, 2011.
- **BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, SNOEP Nanette Jacomijn** (sous la dir. de). *Exhibitions. L'invention du sauvage.* Catalogue de l'exposition du musée du quai Branly, Paris, 29 novembre 2011-3 juin 2012. Paris : Actes Sud/musée du quai Branly, 2011.
- **BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine, BANCEL Nicolas** (sous la dir. de). *Culture coloniale en France : de la Révolution française à nos jours.* Paris : CNRS éditions/Autrement, 2008. 761 p.
- **BLÉVIS Laure, LAFONT-COUTURIER Hélène, SNOEP Nanette Jacomijn, ZALC Claire** (sous la dir. de). *1931, les étrangers au temps de l'Exposition coloniale.* Catalogue de l'exposition de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 6 mai-5 octobre 2008. Paris : Gallimard/CNHI, 2008. 191 p.
- **COQUERY-VIDROVITCH Catherine.** *Petite histoire de l'Afrique : l'Afrique au sud du Sahara de la préhistoire à nos jours.* Paris : La Découverte, 2011. 220 p.
- **COQUERY-VIDROVITCH Catherine.** « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in FERRO Marc (sous la dir. de), *Le Livre noir du colonialisme : xv^e-xx^e siècle, de l'extermination à la repentance.* Paris : Hachette Littérature, 2010. 1 119 p.
- **DAUPHINÉ Joël.** *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931 : de la case au zoo.* Paris : L'Harmattan, 1998. 192 p.
- **DEROO Éric, LEMAIRE Sandrine.** *L'illusion coloniale.* Paris : Tallandier, 2008. 220 p.
- **DEMEULENAERE-DOUYÈRE Christiane** (sous la dir. de). *Exotiques expositions... : les expositions universelles et les cultures extra-européennes, France, 1855-1937.* Paris : Somogy/Archives nationales, 2010. 215 p.
- **HODEIR Catherine, PIERRE Michel.** *L'Exposition coloniale de 1931.* Bruxelles : André Versailles, 2011. 180 p.
- **LÉVI-STRAUSS Claude.** *Race et Histoire* (1952). Paris : Gallimard, 2007. 162 p. (coll. Folio/plus philosophie).
- **REBÉRIOUX Madeleine.** « L'essor du racisme nationaliste », in COMARMOND Patrice de, DUCHET Claude (sous la dir. de). *Racisme et Société.* Paris : Maspero, 1969. 352 p.
- **REYNAUD PALIGOT Carole.** *La République raciale : paradigme racial et idéologie républicaine, 1860-1930.* Paris : Presses universitaires de France, 2006. 338 p.

- **SANDREL Carole.** *Vénus hottentote : Sarah Bartman.* Paris : Perrin, 2010. 160 p.
- **THURAM Lilian.** *Mes étoiles noires : de Lucy à Barack Obama.* Paris : Points, 2011. 491 p.
- **TODOROV Tzvetan.** *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine.* Paris : Seuil, 1992. 538 p.

2 LITTÉRATURE

- **BADOU Gérard.** *L'Énigme de la Vénus hottentote.* Paris : Payot, 2009. 208 p. (coll. Petite bibliothèque Payot).
- **BÉRAUD Henri.** *La Gerbe d'or (1928).* Lyon : Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2001. 272 p.
- **CHASE-RIBOUD Barbara.** *Vénus hottentote.* Paris : Albin Michel, 2004. 379 p.
- **CONRAD Joseph.** *Au cœur des ténèbres suivi d'Un avant-poste du progrès.* Paris : Autrement, 2008. 224 p.
- **DAENINCKX Didier.** *Cannibale.* Paris : Gallimard, 1999. 108 p. (coll. Folio).
- **JOUVRAY Olivier, OLLAGNIER-JOUVRAY Virginie** (texte), **EFA** (dessins). *Kia Ora. Tome 2 : Le Zoo humain.* Paris : Vents d'ouest, 2008. 47 p. (coll. Équinoxe).
- **MOATI Serge, LAURENT Yves.** *Capitaine des ténèbres.* Paris : Fayard, 2006. 405 p.

3 CINÉMA

- **BLANCHARD Pascal, DEROO Éric.** *Zoos humains.* Paris : Les Bâtisseurs d'images/Lyon : Cités télévision/Montreuil-sous-bois : Zaratoc, les films du village/Paris : Arte, 2002. Documentaire, 52 min.
- **BROWNING Tod.** *Freaks.* 1932.
- **CALMETTE Joël.** *Berlin 1885 : la ruée sur l'Afrique.* Paris : Arte, 2011. DVD, 130 min.
- **COPPOLA Francis Ford.** *Apocalypse now.* 1979.
- **KECHICHE Abdellatif.** *Vénus noire.* 2010.
- **LYNCH David.** *Elephant Man.* 1980.
- **WARNIER Régis.** *Man to Man.* 2005.

4 POUR LA JEUNESSE

- **BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, VERGÈS Françoise.** *La Colonisation française.* Toulouse : Milan, 2007 (coll. Les Essentiels). Documentaire à partir de 13 ans. Thèmes : histoire, France, colonies.
- **BERNARD Fred, ROCA François.** *Jésus Betz.* Paris : Seuil Jeunesse, 2001. Album à partir de 8 ans. Thèmes : différence, abandon, cirque.
- **CHABAS Jean-François.** *Perce-Neige et les démons.* Paris : L'École des loisirs, 2007 (coll. Médium).
- Roman à partir de 11 ans. Thèmes : colonisation, colonie, différence, Indiens d'Amérique.

- **DAENINCKX Didier, CORVAISIER Laurent.** *L'Enfant du zoo.* Voisins-le-Bretonneux : Rue du Monde, 2004 (coll. Roman du monde). Roman à partir de 13 ans. Thèmes : colonisation, différence, amitié, exhibition.
- **HOLT Kimberly Willis.** *Avez-vous vu Zachary Beaver ?* Paris : Gallimard Jeunesse, 2002 (coll. Scripto). Roman à partir de 13 ans. Thèmes : différence, adolescence, exhibition, obésité.
- **LEMANT Albert.** *Lettres des Isles Girafines.* Paris : Seuil Jeunesse, 2003. Album à partir de 9 ans. Thèmes : aventure, expédition, colonialisme, Afrique, correspondance.
- **MOUNDLIC Charlotte.** *Les Invités.* Paris : Thierry Magnier, 2011 (coll. Petite poche). Roman à partir de 9 ans. Thèmes : colonisation.
- **SALVI Manuela, QUARELLO Maurizio A. C.** *Le Voyage de la femme éléphant.* Paris : Sarbacane, 2007. Album à partir de 7 ans. Thèmes : amitié, différence, solidarité.
- **SISSOKO Aboubacar Eros.** *La Mort de Maliba l'hippopotame : au temps des colonies.* Achères : Monde global, 2006. Roman à partir de 10 ans. Thèmes : colonisation, Afrique.
- **WILSON William.** *L'Océan noir.* Paris : Gallimard Jeunesse, 2009 (coll. Giboulées). Album-documentaire à partir de 10 ans. Thèmes : histoire, esclavage, colonisation, Afrique, art.

5 AU CATALOGUE DU SCÉRÉN

www.sceren.com

- **BLANCHARD Pascal, DEROO Éric.** *Paris couleurs : de l'« indigène » à l'immigré, regard sur un imaginaire fantasmé.* Paris : CNDP, 2007. DVD, 54 min + livret 27 p. (coll. Côté télé). Réf. 755B0706.
- **GASQUET Manuel.** *Blancs de mémoire.* Chasseneuil-du-Poitou : CNDP, 2006. DVD, 53 min + livret, 24 p. Réf. 755B0696.
- *Penser avec Lévi-Strauss.* Chasseneuil-du-Poitou : CNDP, 2008. DVD, 194 min + livret, 48 p. Réf. 755B0773.

TDC

- « L'empire colonial à son apogée : propagande et réalités », n° 710, 15 février 1996 (à consulter en bibliothèque).
- « La France face à la décolonisation », n° 840, 15 septembre 2002.
- « Le musée du quai Branly », n° 918, 15 juin 2006.
- « L'immigration en France », n° 936, 15 mai 2007.
- « Métissages », n° 964, 15 novembre 2008.



© CYRILLE WEINER

* Le musée du quai Branly

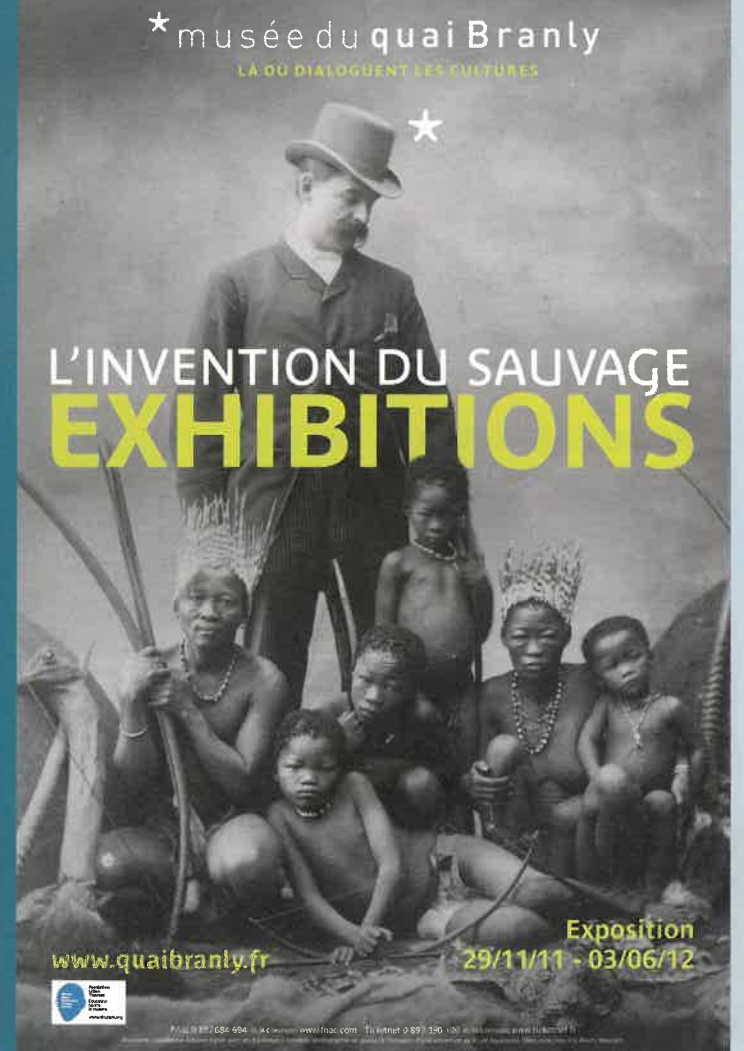
Situé sur les bords de la Seine, à quelques mètres de la tour Eiffel, le musée du quai Branly expose 3 500 œuvres des arts d'Afrique, des Amériques, d'Asie et d'Océanie. Sa collection de plus de 300 000 œuvres en fait un lieu incontournable pour la

connaissance des cultures et des arts extra-européens. Plus qu'un musée, c'est une véritable cité culturelle : le bâtiment imaginé par Jean Nouvel abrite une médiathèque, un cinéma et un théâtre qui s'ouvre, l'été, sur le jardin.

29 novembre 2011 - 3 juin 2012

* EXHIBITIONS L'invention du sauvage

Lilian Thuram, commissaire général de l'exposition, Nanette Jacomijn Snoep, commissaire scientifique et responsable des collections Histoire du musée du quai Branly, et Pascal Blanchard, commissaire scientifique et historien, proposent une exposition qui interpelle notre vision collective de l'exotisme et du spectaculaire. Depuis l'arrivée des premiers ambassadeurs « exotiques » en Europe au xvii^e siècle jusqu'aux exhibitions d'étrangers dans les Expositions universelles et les Jardins d'acclimatation du monde entier dans la deuxième moitié du xix^e siècle, l'exposition explore, à travers 600 objets et documents, les frontières parfois ténues entre exotique et monstrueux.



www.quaibrantly.fr

Exposition
29/11/11 - 03/06/12

Visite guidée (1 h, collèges et lycées, dès 11 ans, 70 € pour un groupe de 30 participants maximum, accompagnateurs compris)
Service des réservations uniquement par téléphone au 01 56 61 71 72 du lundi au vendredi de 10 h à 16 h 30

* À 2 VOIX

En écho à l'exposition « EXHIBITIONS. L'invention du sauvage », les classes de collège et de lycée sont invitées à assister gratuitement aux trois conférences « à 2 voix », de janvier à mai 2012. Le dialogue de deux personnalités, de métiers différents, invite à l'échange et à la prise de parole. De l'Histoire à l'actualité, ces conférences permettent aux élèves de décoder ce que hier nous apprend sur aujourd'hui. Renseignements et inscriptions sur www.quaibrantly.fr rubrique « enseignants »

* CONCOURS DE JOURNAUX SCOLAIRES AVEC LE CLEMI

Le musée du quai Branly s'associe au Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information à l'occasion des concours scolaires « Paroles de presse » et « Prix Varenne » primant le journal scolaire qui saura le mieux mobiliser cet héritage culturel commun dans sa relation des faits d'actualité. Renseignements sur www.quaibrantly.fr, rubrique « enseignants », et sur le site du CLEMI : www.clemi.org

* ENSEIGNANTS ET SCOLAIRES 2011-2012

Expositions, ateliers, visites, formations et outils pédagogiques et documentaires : toutes les activités et ressources destinées aux groupes scolaires et aux enseignants sont détaillées dans la brochure « Enseignants et scolaires 2011-2012 » disponible en téléchargement sur www.quaibrantly.fr rubrique « enseignants », à l'accueil du musée ou par correspondance. Inscription à la lettre aux enseignants curieux du musée du quai Branly : enseignants@quaibrantly.fr

* CONTACTS

SERVICE DE LA MÉDIATION ET DE L'ACCUEIL
Formations et outils pédagogiques et documentaires : toutes les activités et ressources destinées aux groupes scolaires et aux enseignants sont détaillées dans la brochure « Enseignants et scolaires 2011-2012 » disponible en téléchargement sur www.quaibrantly.fr rubrique « enseignants », à l'accueil du musée ou par correspondance. Inscription à la lettre aux enseignants curieux du musée du quai Branly : enseignants@quaibrantly.fr